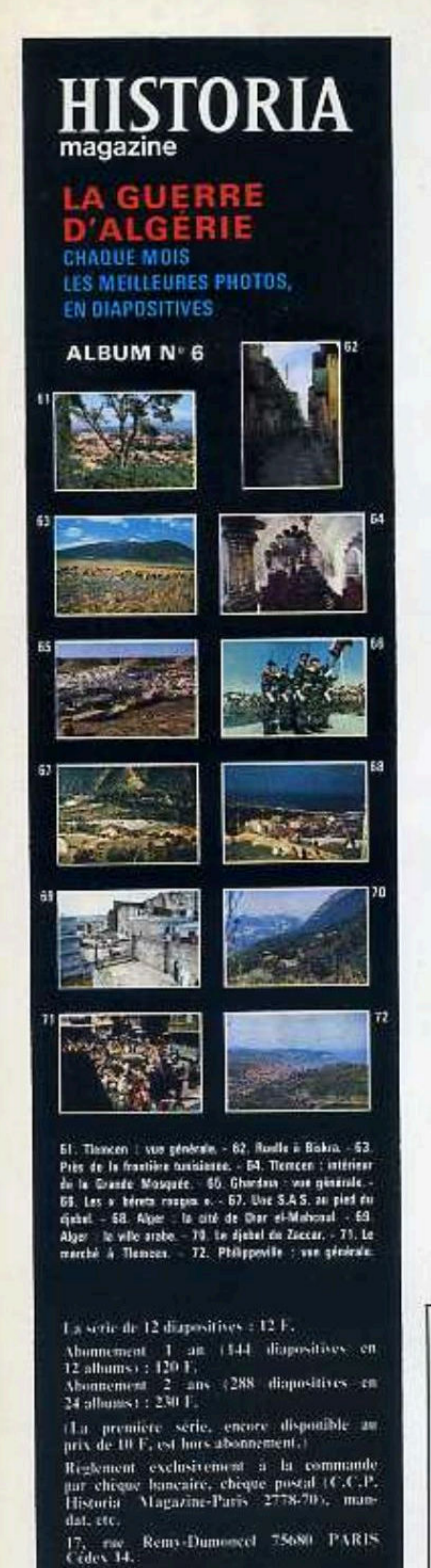
HISTORIA
magazine
72
Hebdomadaire paraissant le lundi - n° 291 - France 3 F
Belgique 30 FB/Suisse 3 FS - UNE PUBLICATION TALLANDIER

LA GUERRE D'ALGÉRIE



UN COMBATTANT DE L'A.L.N. PARLE





POUR DE GAULLE UNE SEULE SOLUTION : L'AUTODÉTERMINATION

Jean FONTUGNE

LE dialogue de sourds se poursuit, au mois d'octobre 1959, entre Paris et Alger. Comment pouvait-il en être autrement?

Forts de leur droit, les partisans de l'Algérie française ont réagi violemment au discours du 16 septembre. Des officiers renforcent leurs rangs, obligeant Massu et Guillaumat à intervenir officiellement.

De son côté, le général de Gaulle, soucieux de se consacrer à son domaine réservé, les affaires étrangères, n'acceptera aucune discussion. Couve de Murville et Michel Debré seront chargés de répondre à l'opposition qui se manifeste à l'Assemblée nationale et en Afrique du Nord sur sa politique intérieure. Tout au plus le chef de l'État annoncera-t-il un nouveau discours pour le 10 novembre afin de préciser ses propositions sur l'autodétermination au gouvernement provisoire de la République algérienne et pour confirmer le prochain référendum.

La prise de position de Maurice Thorez permettait en outre au président de la République sinon d'éliminer, du moins de n'avoir que peu d'inquiétude sur une agitation éventuelle provoquée par le parti communiste. Khrouchtchev devait d'ailleurs accepter de se rendre en visite officielle à Paris à la fin du mois d'octobre.

Curieusement, Paris voulait ignorer les graves dissensions qui se manifestaient au sein du Front de libération nationale. Les chefs de l'A.L.N. critiquaient de plus en plus les politiques qui, loin du champ de bataille, oubliaient la crise morale des combattants. La conférence de Tripoli sera convoquée dans quelques semaines pour régler ces problèmes : elle les résoudra difficilement.

Les grandes opérations du plan Challe menées de mars à octobre 1959 faisaient ressortir, en effet, un bilan largement positif. Aux frontières, en particulier, les rares tentatives de franchissement des barrages algéro-marocain et algéro-tunisien se soldaient par des pertes sévères pour les djounoud*. Les désertions ou les refus de combattre se multipliaient dans les rangs de l'A.L.N.*

En métropole, l'opinion publique, mal informée, s'intéresse alors beaucoup plus aux réalisations des savants soviétiques et américains (fusée cosmique et satellite). Quant aux parlementaires français, peu désireux de prendre parti sur la solution à donner au problème algérien, ils se consacrent à l'étude du projet de loi de finances qui vient d'être publié.

J.F.

Sommaire n° 72 - Historia magazine n° 291

© Librairie Jules Tallandier, 1973.

« L'Algérie de papa est morte. » De Gaulle regarde vers l'avenir. Quel sera celui de l'Algérie ? Les pieds-noirs s'interrogent avec inquiétude. Que va dire le « grand Charles » ?

VERS LA FIN D'UN MYTHE

A 20 HEURES, ce 16 septembre 1959, les rues d'Alger et des principales villes d'Algérie sont étrangement calmes. Européens et musulmans se sont dépêchés de rentrer chez eux pour « ouvrir » leur poste de télévision ou de radio. Ce soir, le général de Gaulle parle aux Français. Le thème de son allocution radiotélévisée : l'Algérie.

« Qu'est-ce qu'il va encore nous annoncer, le grand Charles ? » se demandent avec inquiétude les Français d'Algérie, qui se rendent compte de plus en plus que le chef de l'Etat s'éloigne insensiblement mais sûrement des thèses de l'intégration qu'ils croyaient définitivement acquises depuis le 13 Mai. Dans les cafés, les rares consommateurs sont groupés autour des transistors. On en oublie l'anisette et la kémia. Dans les postes les plus isolés du djebel, officiers et soldats sont eux aussi à l'écoute. On peut dire que toute l'Algérie est suspendue aux lèvres du général de Gaulle.

Si chez les civils on redoute le pire de ce discours, c'est parce que les rumeurs les plus folles, les plus contradictoires n'ont cessé de se propager de bouche à oreille. Les craintes des leaders politiques favorables à l'Algérie française se sont manifestées si vivement qu'à Alger comme à ▶

ECPA



◀ Le général Challe. Il a apporté des améliorations décisives dans les méthodes de combat et aussi de pacification.



Le colonel Gardes. ▶ Il a appris la guerre subversive dans les rizières. Aujourd'hui, c'est lui qui est à la tête du 5e bureau.

Émotion, nervosité et inquiétude en Algérie

Miliana, le 6 février 1959

X[e] région militaire
Corps d'armée d'Alger
Commandement de la Z.O.A.
Secteur de Miliana
N° 123/SM/SC

Le lieutenant-colonel Barada, exerçant les pouvoirs civil et militaire dans le secteur de Miliana,
à
M. le général commandant la Z.O.A. et la 9[e] D.I. et exerçant le pouvoir civil dans le département d'Orléansville

Objet : Exposé de la situation dans le secteur et l'arrondissement de Miliana, rédigé en complète collaboration avec M. le sous-préfet de Miliana.

I. – Une forte émotion secoue actuellement la population européenne de l'arrondissement, notamment dans la région Affreville - Le Puits, à la suite des attentats terroristes du 2 février à Voltaire et au Puits. Les victimes, deux jeunes Européens, Prat et Bruiat, appartiennent à des familles très honorablement connues et estimées. Chacun d'eux laisse une veuve et des enfants.

Dans les milieux musulmans, on note une grande inquiétude, dans les milieux européens, de l'indignation et de la colère. Ces derniers sentiments se sont manifestés, le 3 février, à la ferme Prat, où M. le sous-préfet de Miliana s'était rendu pour présenter à la famille ses condoléances et les miennes.

Deux colons et une femme, prenant à partie le sous-préfet, ont proféré, en présence d'une assistance silencieuse, des propos violents contre le gouvernement et les autorités.

Je vous adresse ci-joint : 1° la lettre que j'ai cru devoir adresser à ce sujet au maire de Voltaire ; 2° la lettre du commandant de Saint-Pérnone, commandant en second le 28[e] dragons, relative aux sentiments exprimés par la population de Voltaire le 4 février 1959.

II. – D'autre part, M. le docteur Moller, maire et conseiller général d'Affreville, me fait parvenir la lettre ci-jointe, qui mérite, en raison de la qualité de son auteur, de requérir toute votre attention.

III. – Cette nervosité de la population, qui n'ignore pas les réductions de nos effectifs militaires, n'est pas sans incidence sur l'état d'esprit et le moral des cadres de l'armée, qui voient, non sans angoisse, diminuer ces moyens, tandis que se creuse à nouveau le fossé entre les deux communautés.

Dans la gendarmerie, on constate une lassitude inhabituelle. Les chefs des divers services de police partagent cette même inquiétude générale et signalent surtout l'abstention progressive de leurs informateurs. Ces derniers, en effet, redoutent de voir peu à peu revenir, acquittés ou libérés par mesure de grâce, les criminels qu'ils avaient dénoncés.

Enfin parmi les U.T. européens, se note une répugnance nouvelle à servir en compagnie de musulmans, sur le loyalisme desquels ils expriment un doute formel.

IV. – Mesurant le chemin parcouru depuis le 13 mai 1958 et le référendum, et à l'approche des élections municipales, nous croyons devoir affirmer que la situation est grave :

a) du point de vue militaire, compte tenu des prochaines diminutions d'effectifs, nous arrivons à l'extrême limite de nos possibilités pour exécuter toutes les missions qui nous incombent ;

b) du point de vue politique, l'opinion de tous les gens raisonnables – civils et militaires – est la suivante :

1) la dégringolade morale actuelle est aussi rapide et profonde que l'avait été la remontée du mois de mai dernier, avec une accentuation de l'emprise F.L.N. ;

2) nous allons revivre les jours sombres de la grande désespérance de 1957, avec une opinion publique française en Algérie d'autant plus anxieuse qu'elle a l'impression de perdre en ce moment son ultime chance de salut, et peut-être déterminée à des actions quasi désespérées à l'égard du gouvernement français et de la France et, en tout cas, prête à des réactions brutales à l'égard des musulmans ;

3) la politique d'intégration, qui avait recueilli l'adhésion unanime des Français et des musulmans est, sinon dépassée, du moins à la veille de l'être, pour les motifs suivants : refus par les Européens de l'accepter, tant le fossé se creuse entre les deux communautés, et refus par les musulmans de l'accepter, avec l'espoir d'obtenir une solution politique dans une formule de fédération ou de semi-indépendance ;

4) si donc la politique d'intégration doit être poursuivie, il est urgent de l'affirmer solennellement, sinon l'avenir est ouvert à l'aventure.

Un désaveu

En définitive, tous ici en appellent au général de Gaulle.

Tous disent :

« Le général de Gaulle a été porté au pouvoir par le mouvement du 13 Mai et, ce faisant, a tacitement accepté les termes du contrat alors défini. Il semble, à l'heure actuelle, qu'un désaveu soit infligé à tous ceux, civils ou militaires, qui ont pris, envers les populations d'Algérie, des engagements solennels. »

C'est donc au général de Gaulle, et à lui seul, qu'il appartient de mettre un terme à l'équivoque.

De toute urgence, il importe que le général de Gaulle – et lui seul – définisse le statut politique et l'avenir de l'Algérie comme le discours de Constantine l'a fait pour l'avenir économique.

Il importe également que non seulement cesse à l'égard des terroristes condamnés une mansuétude considérée comme un signe de faiblesse, mais que les condamnés à mort, et notamment Ben Bella, soient rapidement et publiquement exécutés ; que soient donnés au commandement les moyens de répondre sur-le-champ le terrorisme (une montée dans chaque secteur), pour éviter d'avoir à répondre un contre-terrorisme aveugle.

Tout alors serait mis en œuvre, sur le plan de l'action psychologique, pour reprendre en main la population, renforcer les cadres musulmans des organisations civils, donner un essor puissant aux cercles féminins, sortir enfin toute la masse musulmane de son attentisme apparent.

Il n'est peut-être pas trop tard !

BARADA



16 septembre 1959 : devant l'immeuble du Figaro

de la "paix des brave

Oran, à Bône et à Constantine, le pied-noir est convaincu que, cette fois, c'est l'abandon qui se prépare à Paris, capitale de tous ses maux. Tant de chemin a été parcouru depuis le fameux « Je vous ai compris » au balcon du Forum le 4 juin 1958 ! Il y a eu le retrait des militaires des comités de salut public, le départ de Salan et des principaux généraux du 13 Mai, l'appel à la « paix des braves »...

Parmi les rares hommes qui savent par avance, ce soir-là, ce que de Gaulle va annoncer, il y a un musulman, Mahdi Belhaddad, le sous-préfet d'Aïn-Beïda. Le 29 août, il a eu le privilège des confidences du chef de l'Etat, qui s'est arrêté dans sa région au cours d'une longue « tournée des popotes » pendant laquelle il a rencontré notamment des officiers aussi différents que Bigeard et Buis.

Enhardi par la cordialité de De Gaulle à son égard, Mahdi Belhaddad lui a dit


Journée historique pour l'Algérie française
L'ÉCHO D'ALGER
De Gaulle aux Alg
"Je vous ai com
"Notre grande récompense"
Je vois que
que vous ave
en Algérie
de la réno
et de la fra
Je déclare q
d'aujourd'hui
considère qu'
il n'y a qu'u
L'Écho d'Oran
LE REPORTAGE DU VOYAGE DU GÉNÉRAL DE GAULLE DANS LE CONSTANTINOIS
AVEC LE MÊME ENTHOUSIASME QU'ILS LUI ONT MANIFESTÉ LE 6 JUIN
100.000 ORANAIS ONT ACCLAMÉ
HIER SOIR LE GÉNÉRAL DE GAULLE

C'était il y a un an... Aujourd'hui, comme tout cela paraît loin !



une foule compacte s'est massée pour regarder le chef de l'État prononcer son allocution dont le thème est l'Algérie.



A Alger, le calme règne, mais les rumeurs courent...



...Européens et musulmans discutent et attendent.

à l'autodétermination

que ni les réformes, qu'elles soient économiques ou sociales, ni les investissements de la France en Algérie ne pourraient apporter de changements sans l'arrêt des combats et que les conditions de vie des musulmans ne s'amélioreraient véritablement qu'avec la paix et la justice.

Un colonel de quarante-cinq ans

L'entraînant un peu à l'écart, le général de Gaulle lui a répondu :

« C'est bien mon opinion, et je suis heureux de vous l'entendre dire, vous dont le courage et la loyauté sont connus. Oui, il faut arrêter les combats. Il faut la paix. Cela est indispensable. Les populations sont trop malheureuses. La paix revenue, les Algériens décideront librement de leur sort. »

Après quelques secondes d'interruption, de Gaulle avait repris :

« Je vais vous faire part de mes intentions à ce sujet. Je le dirai d'ailleurs publiquement dans quelques jours.

» Après le cessez-le-feu, une période de transition est nécessaire pendant laquelle rien ne sera fait ni décidé dans le domaine politique. Cette période est nécessaire au calme des esprits et des cœurs pour atténuer les passions humaines. Il faut que la terreur, la peur, la contrainte cessent. Pendant cette période, la liberté sera totale et chaque Algérien sera libre de défendre son point de vue et ses idées. Mais cette liberté ne voudra pas dire bombe, couteau ou autre méfait. M. Ferhat Abbas pourra sillonner toute l'Algérie s'il le désire, sans aucune restriction. Après cette période, les Algériens auront à choisir, en toute liberté, je vous l'affirme, entre :

- La francisation totale de leur pays, s'ils le veulent;
- L'autonomie avec certains attributs laissés à la France tels que : armée, économie, enseignement supérieur, monnaie;
- L'indépendance.

C'est autour de ce triptyque que de Gaulle développe ses idées le 16 septembre au soir, à la télévision. Dans le studio de la « Voix du Bled », la radio de l'armée, installé rampe de l'Amirauté, un colonel de quarante-cinq ans, de taille moyenne, le regard vif, écoute attentivement la voix grave, un peu rauque, du chef de l'Etat. Il s'appelle Jean Gardes. Ancien officier de tirailleurs marocains, il a été grièvement blessé pendant la campagne d'Italie. Ce saint-cyrien a « fait » ensuite, comme beaucoup de ses camarades de promotion, l'Indochine avec de Lattre de Tassigny et Salan. C'est dans les rizières qu'il a découvert la guerre subversive, qu'il nommera « la guerre dans la foule ». Il en est devenu un spécialiste, ce qui lui a valu d'être nommé à la tête du 5e bureau de l'armée après le 13 mai 1958. Depuis qu'il est le « patron » de l'action psychologique, il a pu donner toute sa mesure dans l'organisation du référendum de novembre 1958. ▶



La Dépêche

28-29

Pour la GRANDEUR le BONHEUR et l'UNION

VICTOIRE TRIOMPHALE DES OUI AU RÉF

CHIFFRE RECORD DE LA PARTICIPATI

TANT EN MÉTROPOLE QU'EN

LES FEMMES MUSULMANES ont rempli avec enthousiasme leur devoir de citoyenne pour la paix et un avenir heureux

L'Écho d'Oran

SALIGNAC

L'UNR ayant confirmé et considérablement amplifié sa victoire du premier tour

La première Assemblée nationale de la Ve République comprendra une majorité extraordinaire d'hommes nouveaux

VERDICT BRUTAL

A ORAN, LA LISTE FOUQUES DUPARC EST ÉLUE AVEC 487 VOIX D'AVANCE

L'Algérie, dans l'enthousiasme, avait porté au pouvoir le général de Gaulle.

Jean-Jacques Susini : un jeune homme épris d'absolu doublé d'un orateur passionné

Plus que tout autre combattant de l'Algérie française, Jean-Jacques Susini reste le personnage le plus énigmatique, le moins connu et par là même le plus haï par les uns et le plus admiré par les autres.

Amoureux de la clandestinité, la connaissant mieux que personne, il demeure l'homme dont tous les journalistes qui l'ont approché, même les plus « psychologues », n'auront pu saisir la réalité profonde.

Pour la plupart, ils le décrivent d'une façon simpliste, comme un fasciste sanguinaire.

Né à Alger en 1934, dans une famille corse originaire de Sartène dont le chef est un militant cégétiste et communiste des chemins de fer algériens épris de belles-lettres, il connaîtra dès son plus jeune âge une vie très dure dans un cercle familial fermé aux contacts extérieurs.

Placé, en 9e, comme pensionnaire au collège des jésuites de Notre-Dame d'Afrique, il trouvera très dure la vie de pensionnat.

« Élève brillant, sportif », disent ses maîtres. Il sera interrompu dans ses études et cloué au lit par une longue maladie.

Dominant l'adversité, plutôt qu'acceptant de la subir, il puisera dans cette longue et pénible immobilisation un goût accru pour la lecture et une nouvelle soif d'apprendre.

Pendant de longs mois, il dévore tout ce qui, dans la vaste bibliothèque familiale, lui tombera sous la main.

C'est là que, précisément, plus que par l'exemple familial, naîtra sa vocation politique.

Le malin Jo

Entre les penseurs marxistes et les penseurs sociaux nationalistes français comme Proudhon, Sorel, Maurras, Barrès, Carrel, etc., son choix est vite fait. Ce sont les seconds qui, par leur attachement profond au sol et par une conception socialiste de la société, parlent à son cœur.

Son adhésion sera plus charnelle qu'intellectuelle. Pour lui, l'essentiel est de participer. Ce qui explique que dès qu'il a « débarqué » à Strasbourg, en 1952, pour entreprendre des études de médecine, il adhère au seul parti politique qui semble offrir une chance aux jeunes hommes épris d'absolu : le Rassemblement du peuple français (R.P.F.).

Cependant, très vite, le R.P.F., par ses positions antieuropéennes, va le décevoir.

Il en démissionnera pour entreprendre — il ne le sait pas encore — un long périple à travers tous les mouvements ou groupuscules nationalistes qui naîtront en France au cours des années 1954-1958.

Le mouvement Poujade, dont il est membre du service d'ordre, à Lyon, où il s'est inscrit en seconde année de médecine, va l'utiliser comme agent de liaison, lors des vacances universitaires, entre la métropole et Alger.

Le 13 mai 1958 éclate, alors qu'il termine une année de médecine à Lyon. Il ne restera pas un simple militant inactif, se contentant de hurler dans les rues de la capitale des Gaules. Avec quelques amis, il crée un maquis dans le Forez pour prêter main forte, si besoin est, aux insurgés d'Alger.

Avant de quitter Lyon, il crée le Mouvement national étudiant qui, sous le même sigle (M.N.E.), deviendra quelques mois plus tard le Mouvement nationaliste étudiant, l'aile marchante et estudiantine du Front national français de Joseph Ortiz.

Peu désireux de regagner Alger, où il passe chaque année ses vacances et dont il connaît les qualités et les défauts des leaders activistes, il y sera bien obligé en juillet 1958, lorsque la mort de son grand-père l'y rappelle.

Il va avoir vingt-quatre ans lorsqu'en cet été de 1958 il devra faire un choix.

La présidence de l'Association générale des étudiants d'Algérie, laissée vacante par l'élection de Pierre Lagaillarde à la députation s'offre à lui. Il accepte de briguer les suffrages des étudiants.

Nul orateur ne peut tenir devant lui. C'est pourquoi, lorsqu'à l'automne de 1958 il se présente à Jo Ortiz qui vient de créer le F.N.F., le malin Jo ne fait aucune difficulté pour l'incorporer au plus haut échelon de la hiérarchie.

Au-delà de la chrétienté

Ortiz a d'ailleurs expliqué son attitude : « Jeune étudiant en médecine de vingt-quatre ans, Jean-Jacques Susini était doué d'une étonnante facilité d'élocution. Mais il n'était pas seulement un magicien du verbe car il savait parler avec une chaleur convaincante et défendre ses théories avec une foi d'apôtre. »

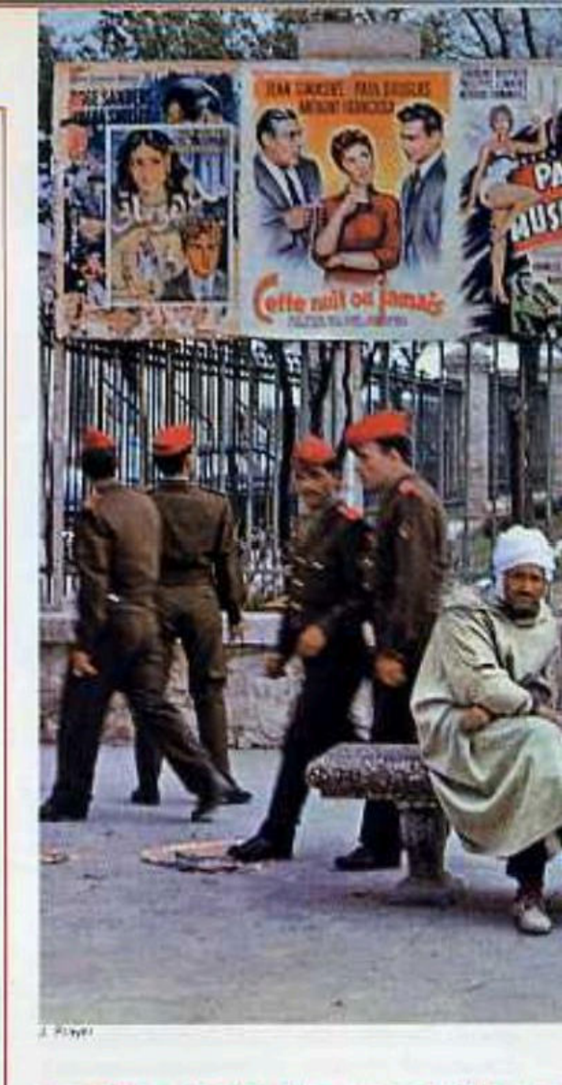
Joseph Ortiz ne s'est pas trompé. Non seulement il trouvera en Jean-Jacques Susini l'orateur passionné capable d'enflammer des salles, qu'elles soient de 10 ou de 10 000 personnes, comme au stade Marcel-Cerdan à Saint-Eugène ou aux arènes d'Oran, mais il aura en lui la tête politique, l'organisateur qui manquait au F.N.F.

C'est durant cette période trouble qui précédera le 24 janvier 1960 que Jean-Jacques Susini prendra sa véritable dimension. Président de l'A.G.E.A., président du Mouvement nationaliste étudiant, membre du comité directeur du F.N.F., secrétaire général du Comité d'entente des mouvements nationaux, c'est lui qui sera, plus qu'Ortiz et que Lagaillarde, l'homme fort de cette période dramatique.

Les officiers de l'état-major de Massu, conscients de l'importance grandissante du jeune étudiant, ne s'y étaient d'ailleurs pas trompés. Avec Jo Ortiz, il fut le seul à participer aux réunions aux plus hauts échelons.

Avec 24 000 francs de l'époque en poche grâce à son salaire d'interne à l'hôpital Mustapha, il tiendra deux, trois et parfois même quatre réunions par jour, se déplaçant en autobus, ou même à pied, pour pouvoir être toujours présent aux rendez-vous qu'il s'était fixés avec l'Histoire, cette Histoire qu'il avait si longuement étudiée et qui pouvait lui permettre de conclure que l'État, pour survivre et résoudre les tâches qui se présentaient à lui en Algérie, devait être fort et surtout que cette force devait s'intégrer à une Europe unie et alliée avec l'Afrique, pour que notre civilisation occidentale au-delà de la chrétienté et du marxisme, conserve ses valeurs propres.

Pierre DÉMARET



J. Fleyer

cette fois, la position d

Dans l'après-midi, le général Challe l'a convoqué à son bureau, au quartier Rignot, et lui a recommandé :

« Soyez très attentif. Enregistrez le discours du général de Gaulle. Ecoutez-le et réfléchissez. Ensuite, apportez-moi un plan d'action conforme aux paroles du président de la République. »

En présence de ses subordonnés, le colonel Gardes évite de montrer une réaction d'hostilité quand de Gaulle lâche le mot tant redouté d'« autodétermination » et propose aux Algériens le choix qu'ils auront à faire :

« Ou bien la sécession, où certains croient trouver l'indépendance;

» Ou bien la francisation complète,


KLAUS

L'ÉCHO D'ALGER

SCHNEIDER

Le général DE GAULLE devant les ingénieurs rassemblés à Edjeleh :

"Grâce à vous, nous sommes en train de gagner la bataille du SAHARA"

Le chef du gouvernement a rendu un bel hommage aux artisans de cette réussite française

Il doit visiter dans la matinée les gisements de gaz d'HASSI-R'MEL

Devant le buste de Valée, son

LE CONSEIL G

D'ALGER a c

son cente

"Garder l'Algérie à la France et faire de tous ses citoyens des Français à part entière

Le "Score", satellite géant, lancé avec succès à Cap-Canaveral

L'ÉCHO D'ALGER

TAOUREL

Salués par les Algérois, le premier avec gratitude, le second avec confiance

LE GÉNÉRAL SALAN EST PARTI, M. DELOUVRIER EST ARRIVÉ

"La population m'a montré l'affection qu'elle porte à l'armée qui a maintenu ici le drapeau de la France"

"La contribution de l'État pour l'Algérie sera, au moins, de 100 milliards par an"

Le gaz d'Hassi-R'Mel arrivera par pipe-line à Alger et à Oran

Le plan de Constantine

C'était encore le temps des illusions, malgré quelques fausses notes...





◄ *Extrême gauche :* promenade dominicale dans Aïn-Beida dont le nom signifie « fontaine blanche ». *A gauche :* Mahdi Belhaddad, sous-préfet d'Aïn-Beida. Le 29 août, il a été reçu par le général de Gaulle.

Ménager/Paris-Match

chef de l'Etat est claire

telle qu'elle est impliquée dans l'égalité des droits;

» Ou bien le gouvernement des Algériens par les Algériens, appuyé sur l'aide de la France et en union étroite avec elle. »

Le soir même, dans toute l'Algérie, civils et militaires ne cesseront pas d'analyser et de disséquer l'allocution du chef de l'Etat. Cette fois, on ne peut pas lui reprocher d'avoir été sibyllin dans ses intentions, comme naguère. La première surprise passée, on s'efforce de deviner vers laquelle de ces trois formules vont ses préférences. Il est évident que l'indépendance n'a pas ses faveurs. Il ne s'en est pas caché en soulignant les conséquences désastreuses qu'une sécession entraînerait pour l'Algérie :

« La France quitterait alors les Algériens qui exprimeraient la volonté de se séparer d'elle. Ceux-ci organiseraient sans elle le territoire où ils vivent, les ressources dont ils peuvent disposer, le gouvernement qu'ils souhaitent. Je suis, pour ma part, convaincu qu'un tel aboutissement serait invraisemblable et désastreux. La sécession entraînerait une misère épouvantable, un affreux chaos politique, l'égorgement généralisé et, bientôt, la dictature belliqueuse des communistes. »

Pour ceux que la passion ou la colère n'aveugle pas, il est évident que c'est le compromis entre l'indépendance brutale, irréversible, et l'intégration, à laquelle il ne croit pas ou ne croit plus, que de Gaulle s'est efforcé de présenter habilement comme la solution au problème algérien. Si la formule du « gouvernement des Algériens par les Algériens » a de quoi séduire et rassurer l'opinion métropolitaine, mal informée de ce qui se passe réellement en Algérie et de l'enjeu qu'elle représente mais sournoisement sensibilisée sur des aspects limités, tels la torture et les privilèges des riches colons, en revanche, elle provoque une véritable levée de boucliers dans les milieux activistes accrochés à l'Algérie française et inquiète les cadres de l'armée.

Le vicomte

Les officiers qui continuent à croire à la pacification et à une véritable et sincère intégration sont placés devant un douloureux cas de conscience, qui ne sera pas le dernier. Ils se demandent s'ils ont le droit et le devoir de tout faire pour que les musulmans jouent à fond la carte de la France dès lors que Paris se met en retrait. Pis encore : pourquoi les musulmans prendraient-ils le risque de combattre la rébellion sachant que le F.L.N. aura son mot à dire au moment du sort final de l'Algérie? Sans être un spécialiste averti de la guerre subversive, il est facile de prévoir que cette proposition intermédiaire va entraîner une sorte de « blocage ». La population musulmane se mettra en position d'attente...

Le seul passage du discours susceptible d'apporter un peu d'apaisement à la fois aux civils et aux militaires concerne la volonté du chef de l'Etat de ne pas traiter du destin de l'Algérie uniquement avec ceux qui nous combattent. A cet égard, sa position est claire. Trois ans plus tard, on s'apercevra qu'elle n'était pas définitive...

« Si les hommes qui conduisent l'organisation politique du soulèvement entendent n'être pas exclus des débats, puis du scrutin, enfin des institutions qui régleront le sort de l'Algérie et assumeront sa vie politique, j'affirme qu'ils auront comme tous les autres, et ni plus ni moins, l'au- ►



L'Echo d'Oran

L'ECHO DE L'ORANIE — L'ECHO DU CHELIF

PHILIPS

EN LUI DEMANDANT DE CONSENTIR AVEC FIERTÉ ET COURAGE A UNE ÉPREUV

De Gaulle expose au pays le plan gouver « de vérité et de sévérité » pour sauver

12 pages

L'Echo d'Oran

L'ECHO DE L'ORANIE — L'ECHO DU CHELIF

COMME AUX JOURS DRAMATIQUES DE MAI 1958

MAGNIFIQUE ÉLAN DE FOI ET DE FRATERNITÉ DANS TOUTE L'ALGÉRIE POUR CÉLÉBRER LE 13 MAI

ALGER: 70 000 PERSONNES ACCLAMENT M. DELOUVRIER ET LE GÉNÉRAL DE GAULLE

ORAN: LES DEUX COMMUNAUTÉS UNIES EN UNE FOULE INNOMBRABLE RENDENT HOMMAGE A L'ARMÉE

A CONSTANTINE, LE MAIRE M. ALLOUACHE A EXALTÉ LA FRATERNISATION MIRACLE DU 13 MAI

TRIOMPHE DE LA SAGESSE

Dans *l'Echo d'Oran*, des titres optimistes qui cachent un malaise évident.



◄ Alger : la rampe de l'Amirauté. C'est là que l'armée a installé le studio de la « Voix du bled ».

secrètement, les durs de l'activ

dience, la part, la place que leur accorderont les suffrages des citoyens.

» Pourquoi donc les combats odieux et les attentats fratricides qui ensanglantent encore l'Algérie continueraient-ils désormais? A moins que ce ne soit l'œuvre d'un groupe de meneurs ambitieux résolus à établir par la force et par la terreur leur dictature totalitaire et croyant pouvoir obtenir qu'un jour la République leur accorde le privilège de traiter avec eux du destin de l'Algérie. Il n'y a aucune chance que la France se prête à un pareil arbitraire. Le sort des Algériens appartient aux Algériens, non point comme le leur imposeraient le couteau et la mitraillette, mais suivant la volonté qu'ils exprimeront légitimement par le suffrage universel. »

Chez les partisans de l'intégration, les réactions sont vives, tant à Alger qu'à Paris, au lendemain de ce discours fracassant qui remet en cause le statut juridique de l'Algérie en donnant aux Algériens la possibilité de s'autodéterminer. Pourtant, Alain de Sérigny, dont les éditoriaux dans le très conservateur *Echo d'Alger* traduisent habituellement les sentiments des Européens, se montre plutôt mesuré dans ses appréciations. Dans un article que Paul Delouvrier, le délégué général, qualifie avec satisfaction de « très modéré », le vicomte, comme le Tout-Alger l'appelle, écrit que le discours contient « du bon et du mauvais ». Toutefois, il note avec amertume qu'« une scandaleuse satisfaction a été donnée au F.L.N. puisque des citoyens habitant le territoire de la République se voient offrir, dans un triple choix, d'ailleurs, l'éventualité, c'est-à-dire la possibilité, de s'en séparer ».

Beaucoup plus virulente est la prise de position du M. P. 13 (Mouvement populaire du 13 Mai) de Martel, qui se dresse « avec honte et indignation contre la proposition de sécession, véritable insulte à morts et atteinte à notre dignité de Français ». De leur côté, les anciens combattants d'Arnould et de Mouchant soulignent, dans leur bulletin d'information, l'« illégalité de cette inadmissible déclaration du 16 septembre ». Les Européens sont écœurés à l'idée de voir des Boussouf et des Krim Belkacem mener librement une campagne électorale pour l'indépendance et se promener dans les rues d'Alger qui gardent encore les traces des attentats meurtriers de 1957.

Un conflit larvé

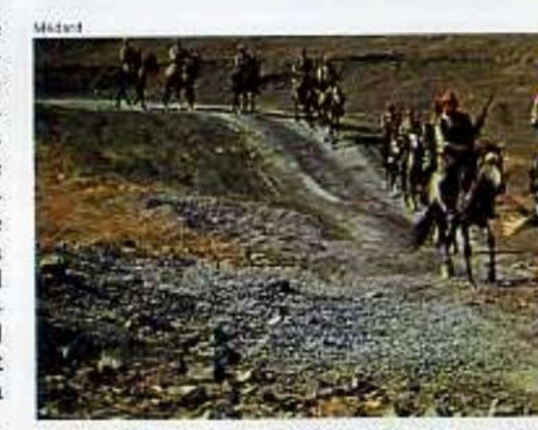
Curieusement, c'est un parlementaire métropolitain, l'ex-para Le Pen, qui traduit ce sentiment de révolte. Débarqué à Alger, il déclare :

« Ici, qui acceptera que, demain, Ferhat Abbas et les autres proposent leur candidature et se fassent protéger par l'armée et la police? C'est vraiment contraire au droit français. »

C'est également au nom du droit que les députés « Unité de la République » d'Algérie protestent vigoureusement contre l'autodétermination. Dans un manifeste, ils relèvent « l'inconstitutionnalité et, ce qui est plus grave, l'illégitimité du principe même d'une offre de sécession de douze départements compris dans la République ». Marc Lauriol, député d'Alger-Banlieue et professeur de droit à la faculté d'Alger, a adhéré à ce manifeste, lui apportant un poids considérable en sa qualité de membre du Comité chargé de veiller à la bonne application de la Constitution. Il affirme ainsi et publiquement son désaccord sur la politique algérienne du général de Gaulle qui avait souhaité très vivement le voir élire à la première assemblée de la Vᵉ République.

Toutes ces réactions sont d'autant plus vives que le F.L.N., pour faire oublier les échecs que lui fait subir le plan Challe en Kabylie et dans l'Ouarsenis, se livre à une nouvelle vague d'attentats à Alger et dans l'Algérois. En recourant une nouvelle fois à la violence et à la terreur les plus aveugles, les rebelles alimentent, probablement à dessein, la campagne d'hostilité au triptyque du 16 septembre et montrent à l'évidence qu'ils ne sont pas disposés à déposer les armes pour aller démocratiquement aux urnes. La rue, pourtant, reste calme. Toute l'agitation se situe au niveau des déclarations, des prises de position des uns et des autres. Il n'est pas question pour l'instant de manifestations. Secrètement, cependant, les durs de l'activisme comme le cafetier Joseph Ortiz, dont la popularité grandit de jour en jour, le Dr Pérez, Jean-Jacques Susini et Pierre Lagaillarde, préparent un nouveau 13 Mai qui ne débouchera pas, celui-là, sur un début de fraternisation entre les deux communautés.

Le colonel Gardes, lui, a choisi d'agir. Pour le responsable de l'action psychologique, arme redoutable qu'il manie en véritable spécialiste de la guerre subversive, il n'y a qu'une solution possible : la francisation. Il le dit au général Challe en lui remettant la fiche d'action psychologique que le commandant en chef en Algérie lui a demandé de préparer tout de suite après le discours du 16 septembre. Challe est d'accord, mais il lui précise :



L'armée s'interroge : a-t-elle encore le droit de demander



L'Echo d'Oran

S'ADRESSANT A L'ARMÉE HIER APRÈS-MIDI DANS LE CONSTANTINOIS

«IL FAUT POURSUIVRE ET TERMINER LA PACIFICATION»

DÉCLARE DE GAULLE

ET LE CHEF DE L'ÉTAT PRÉCISE :

Ensuite une voie nouvelle s'ouvrira et il faudra qu'alors les Algériens décident librement de leur choix

L'Echo d'Oran

12 pages

PARLANT AUX REPRÉSENTANTS DE L'ORANIE A LA PRÉFECTURE D'ORAN

M. DEBRÉ : « L'ALGÉRIE EST NOTRE PREMIER SOUCI MORAL NOTRE PREMIÈRE VOLONTÉ POLITIQUE ET, EN FIN DE COMPTE NOTRE PREMIER ESPOIR »

LE PREMIER MINISTRE A RÉSUMÉ EN 3 POINTS LE PROGRAMME DE SON GOUVERNEMENT

- POURSUIVRE LA PACIFICATION JUSQU'À SON TERME
- RÉALISER L'ÉVOLUTION ÉCONOMIQUE ET LA TRANSFORMATION SOCIALE DANS LA FRATERNITÉ

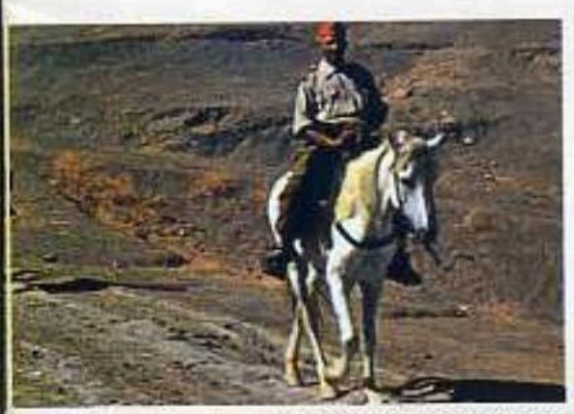
La pacification : l'armée y croit et y consacre le meilleur d'elle-même.

me tels Ortiz, Perez, Susini et Lagaillarde préparent un nouveau 13 mai

« Je veux que vos ordres soient seulement verbaux. L'armée doit marcher sur la deuxième solution, sur la francisation, mais je vous interdis de l'écrire. »

Très vite, le colonel Gardes va s'apercevoir que son action dans le sens de la francisation est freinée. A la Délégation générale, on s'inquiète de le voir s'engager trop à fond en faveur de l'intégration alors que, manifestement, Paris penche au contraire pour l'association. Un conflit larvé ne tarde pas à naître entre les civils du G.G. et les militaires, plus particulièrement entre Gardes et ses officiers de l'action psychologique et l'entourage immédiat du délégué général. A Paul Delouvrier qui s'irrite des initiatives de Gardes, lancé à fond sur la voie de la francisation, le général Challe déclare : « Tout cela n'est ni bien sérieux ni bien méchant. »

Sérieux, l'intense travail de Gardes à cette époque l'est. Très sincèrement, le « patron » de l'action psychologique est convaincu que la France peut garder l'Algérie. Mais à la différence des activistes, l'Algérie française telle qu'il la voit avec un très grand nombre d'officiers c'est avant tout une Algérie fraternelle, fondée sur l'égalité des droits et des devoirs entre les deux communautés. Aider les plus pauvres, favoriser la promotion de la femme musulmane, faire disparaître l'injustice, pour Gardes c'est là le travail, la mission de l'armée en Algérie parallèlement à la lutte contre la rébellion. Challe disait : « Il



musulmans de jouer la carte de la France ? Ici, des mokhazni.



A gauche : Ferhat Abbas. Le G.P.R.A. saura utiliser le discours de De Gaulle. *A droite :* le monument aux morts d'Alger, devenu le symbole de l'Algérie française.

faut obliger les Français d'Algérie à accepter l'intégration réelle. Il est nécessaire de changer leur mentalité. Les musulmans doivent être leurs égaux. »

Un des multiples malentendus qui ont singulièrement compliqué le problème algérien a été, du côté métropolitain, de croire obstinément que les pieds-noirs, dans leur immense majorité, avaient toujours refusé cette égalité aux musulmans. Bien au contraire, au niveau des familles les plus modestes, donc les plus nombreuses, l'intégration de cœur était réalisée depuis longtemps entre camarades d'atelier ou collègues de bureau des deux communautés.

Deux déclarations attisent la braise

Au cours de l'automne de 1959, Gardes, qui continue de s'en tenir au seul choix de la francisation, intensifie l'action psychologique pour rallier les musulmans à cette thèse. Cette action, il l'oriente plus particulièrement sur les 2 500 villages qui ont constitué des groupes d'autodéfense et qu'il cite en exemple. Il s'appuie également sur la Fédération des U.T., qui regroupe les milliers d'Européens mobilisés deux jours par semaine pour assurer des missions de surveillance et de protection. Quelques-uns des officiers de réserve qui servent dans les U.T. joueront un rôle prépondérant lors des « barricades » : Sapin-Lignières, le capitaine Ronda...

Pour l'heure, la rue Michelet, la rue Charles-Péguy et le carrefour de la grande poste sont calmes. Mais deux déclarations venues de Tunis vont attiser la braise qui couve sous la cendre du 13 mai 1958. La première émane du G.P.R.A. Elle est une réponse au discours du 16 septembre. Prenant acte du droit des Algériens à



l'autodétermination, le G.P.R.A. estime que « le libre choix ne pourrait s'exercer sous la pression d'une armée d'occupation » mais il se déclare « prêt à entrer en pourparlers avec le gouvernement français afin de discuter des conditions politiques et militaires du cessez-le-feu, des conditions et des garanties de l'application de l'autodétermination ».

La seconde déclaration est signée Krim Belkacem, l'ancien chef de la wilaya 3 (Kabylie). Aux *djounoud*, le futur négociateur d'Evian affirme : « Votre lutte a obligé l'ennemi à parler d'autodétermination, revenant ainsi sur le mythe répété de l'Algérie française. Son recul est le fruit de vos efforts. » H

Francis ATTARD



L'Echo d'Oran

L'ECHO DE L'ORANIE — L'ECHO DU CHELIF

Acclamé par la foule de la ville et du djebel venue l'accueillir

DE GAULLE A SAIDA : JE SUIS PLEIN D'E

L'Echo d'Oran

L'ECHO DE L'ORANIE — L'ECHO DU CHELIF

LE GÉNÉRAL DE GAULLE A RENDU PUBLIQUE SA DÉCISION HIER SOIR

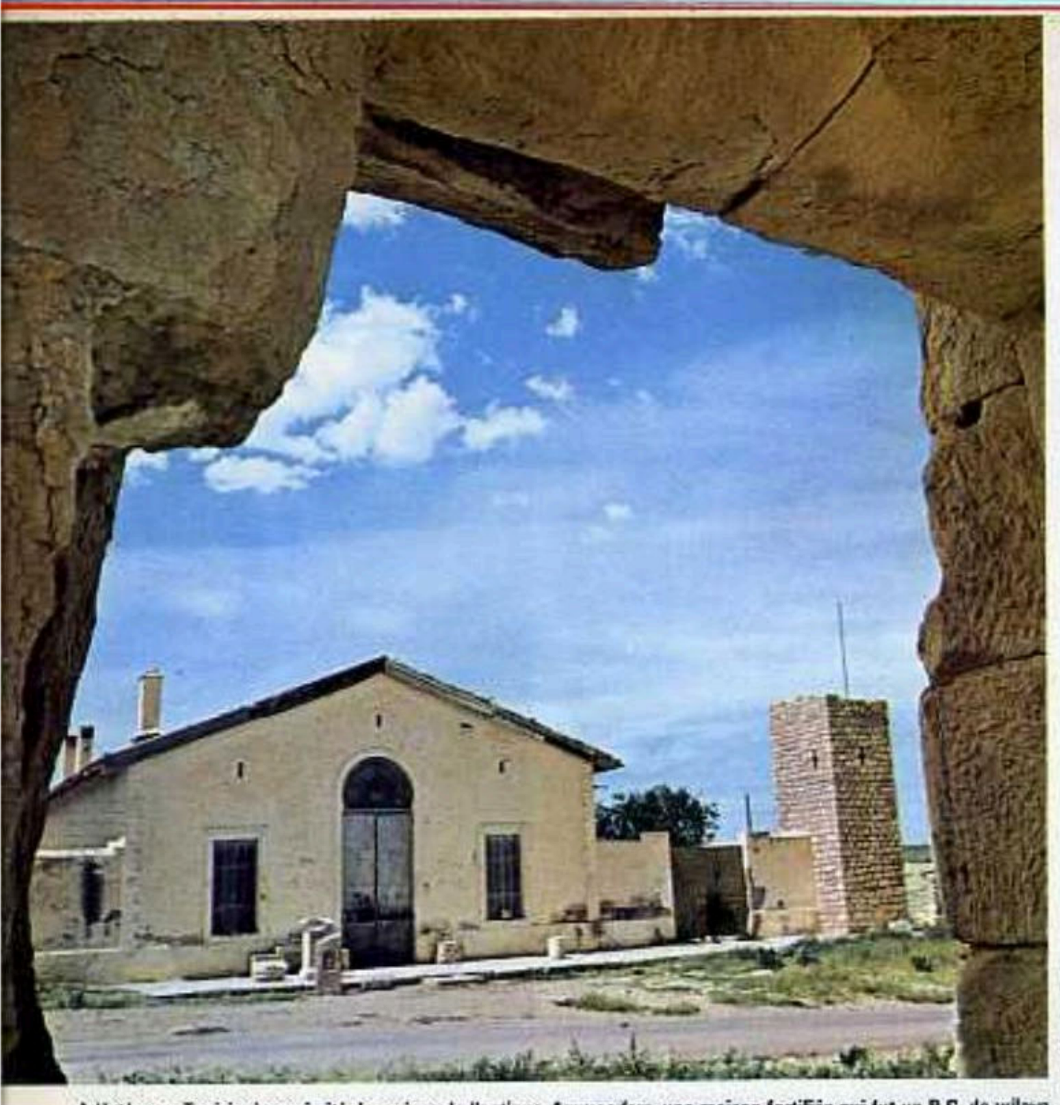
« UNE FOIS LA PAIX REVENUE LES ALGÉRIEN FERONT CONNAITRE LE DESTI QU'ILS VEULENT ADOPTER

ILS N'EN AURONT POINT D'AUTR

ACCEPTONS LE PARI

LA FRANCE NE TRAITERA JAMAIS AVEC LES DIRIGEANTS F.L.N.

De Gaulle a été clair : la France ne négociera jamais avec les chefs du F.L.N.







A Haïdra, en Tunisie, à proximité des ruines de l'antique *Ammaedara*, une maison fortifiée qui fut un P.C. de wilaya.

No man's land aux environs de Souk-Ahras. Au loin, on ap

DES BARS BERLINOIS AU

Au début du mois de juin 1958, un Algérien de quarante-quatre ans arrive au P.C. de l'un des bataillons de l'A.L.N. sur la frontière algéro-tunisienne et contemple, pour la première fois, les montagnes de son pays, pour la libération duquel il est venu combattre. De l'autre côté de la frontière, c'est l'armée française, dans les rangs de laquelle, quinze ans plus tôt, il avait combattu l'Allemagne hitlérienne, participant à la libération de la France, qui était aussi son pays.

Ce paradoxe d'un double combat contradictoire ne fut pas un cas isolé. Il est dû aux particularités de la domination française en Algérie, qui devaient déterminer le double caractère de la guerre franco-algérienne : guerre civile et guerre de libération nationale.

Si dix ans après sa fin, l'histoire de cette guerre a été écrite, pour l'essentiel, du côté français, aucun ouvrage sérieux n'a encore paru du côté algérien. Les raisons de cette lacune sont nombreuses, mais la principale est que la guerre civile des Algériens n'a pas encore atteint ses objectifs et qu'elle n'est pas encore terminée.

Je suis né en Syrie au mois d'octobre 1914, de la famille d'Abd el-Kader, exilé d'Algérie à la suite de sa reddition à l'armée française en 1847.

J'ai fait mes études dans des écoles anglaises et des collèges français du Liban et fus acquis à la conception marxiste du monde dès ma première jeunesse. Contrairement à la majorité de l'émigration algérienne au Levant, assimilée à ses divers pays, j'avais gardé ma nationalité d'origine, qui faisait de moi un Algérien sujet français.

C'est à ce titre que j'ai participé à la

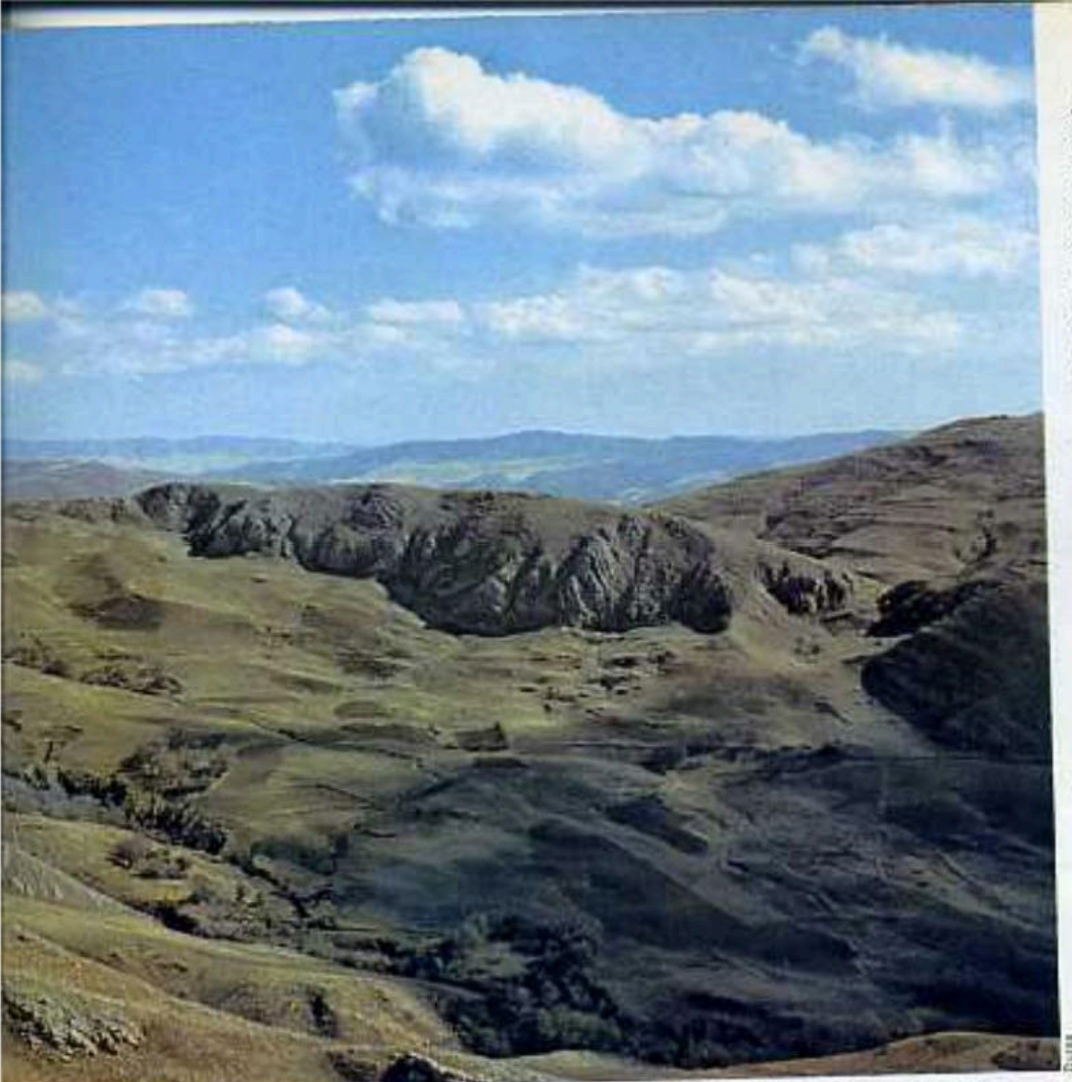


Yves-Guy Bergès

Deux états-majors de coordination avaient été créés à l'extérieur par l'A.L.N. : l'E.M.-Ouest à Oujda, au Maroc, qui était en communication radio avec les wilayas 4, 5, 6 et les bases de l'A.L.N. au Maroc ; et l'E.M.-Est à Ghardimaou *(photo)*, en Tunisie, en communication avec les wilayas 1, 2, 3 ainsi qu'avec les bases de l'A.L.N. en territoire tunisien. ▶

de soutien au F.L.N., lue à l'Assemblée du peuple par Otto Grotewohl, premier ministre de la R.D.A.;

- Un million de marks en dons, six ambulances et une grande quantité de médicaments et d'équipements divers pour l'A.L.N.;
- L'octroi de quarante bourses à des étudiants algériens et l'ouverture gratuite des hôpitaux de la R.D.A. aux blessés de l'A.L.N.;
- Une promesse d'aide politique, économique, technique et militaire de la R.D.A. et de la Tchécoslovaquie au F.L.N., à condition que ce dernier envoyât une délégation officielle à Berlin pour négocier les modalités de l'accord.



la Tunisie. De Bône jusqu'à Négrine, un formidable barrage électrifié et miné, long de 460 kilomètres, protège la frontière.

DJEBEL TUNISIEN

seconde guerre mondiale comme volontaire dans les rangs des Forces françaises libres au Levant, que je quittai définitivement pour la France au lendemain de la guerre.

Un million de marks

Le territoire algérien étant interdit à la famille d'Abd el-Kader par une loi française non écrite et ayant moi-même une conception internationaliste de la patrie, je n'envisageais l'avenir de l'Algérie que dans la perspective d'une lutte de libération de type socialiste. Mais la nature sociale et l'idéologie des divers partis politiques algériens de l'époque ne permettaient aucun espoir immédiat dans ce sens. Mon activité politique se limita donc à une participation à la lutte contre la guerre d'Indochine, dans le cadre du Mouvement de la paix français.

Le caractère populaire du soulèvement du 1er novembre 1954 en Algérie et le contenu révolutionnaire de sa charte, qui faisait appel à tous les Algériens, sans distinction de sexe ni d'origine ethnique ou religieuse, en vue de la création d'un État indépendant moderne, ouvrait au peuple algérien, avec toutes ses composantes, une perspective historique nouvelle.

C'est dans ces conditions que je répondis à l'appel du F.L.N. et décidai de rejoindre les zones de combat dans les maquis d'Algérie. Mais n'ayant pu établir de contact avec le F.L.N. à partir de la France, je quittai ce pays à la fin de l'année 1956 pour Berlin-Est, grâce à l'intervention du Mouvement de la paix allemand. De là, je pus joindre la délégation du F.L.N. à Madrid, à qui je demandai l'itinéraire par lequel je pouvais gagner le maquis. Mais la délégation de Madrid me demanda de demeurer en R.D.A. pour me charger de la propagande et de la collecte de médicaments et d'argent pour l'A.L.N.

Sous l'égide du Mouvement de la paix allemand, je pus mener cette tâche, au moyen de conférences, de meetings et d'articles dans les journaux à travers toute la R.D.A. durant une quinzaine de mois. Le résultat fut le suivant :

- Une déclaration de reconnaissance et

Secrétaire du 3e bataillon

Sur instructions reçues de Madrid, tous ces dons furent expédiés aux Croissants-Rouges marocain et égyptien; mais une partie infime de ces dons devait parvenir aux maquis algériens. Les consciencieux fonctionnaires des Croissants-Rouges « frères » allaient se charger de les écouler sur le marché noir du Caire et de Casablanca.

En avril 1958, j'arrivai à Tunis pour négocier l'envoi d'une délégation officielle du F.L.N. en R.D.A. et me présentai au bureau du commandant Kaci, responsable du F.L.N. à Tunis, avec ma lettre de mission. Kaci, intronisé à son poste par Krim Belkacem, réagit comme si j'étais un espion de la R.D.A., car il ignorait l'existence de la délégation de Madrid comme il ignorait l'essentiel de ce qu'il aurait dû savoir. Je le quittai sans résultat et allai voir Boumendjel au journal *El-Moudjahid* qu'il dirigeait au titre de porte-parole du F.L.N.

Bien que je ne connusse réellement personne, Boumendjel, comme la majorité des dirigeants du F.L.N., n'était pas pour moi un inconnu. Je le mis au courant de ma rencontre avec Kaci et de la proposition que je devais transmettre au C.C.E. composé de Krim Belkacem, Ben Tobbal et Boussouf, tous absents de Tunis.

Boumendjel me fit comprendre qu'il ne fallait pas compter sur Kaci, seul maître du F.L.N. à Tunis, et qu'il fallait attendre le retour des membres du C.C.E. Comme je lui faisais part de mon intention de participer à la lutte armée, il me présenta à un officier de l'A.L.N.; car on n'entrait au « douar » du F.L.N. que par des portes privées, réservées à la famille, au clan ou aux copains. C'est donc grâce au lieutenant Amrouchi, membre de l'état-major de l'A.L.N. à Ghardimaou, que je fus engagé comme secrétaire du 3e bataillon basé à 3 kilomètres de la frontière algérienne et à une dizaine de Sakiet-Sidi-Youssef.

Les forces de l'A.L.N. sur la frontière algéro-tunisienne étaient constituées de douze bataillons échelonnés de la Méditerranée au désert. Mais ce nombre variait

l'argent venait des travailleurs algériens

selon les dissidences, les dislocations et les reconstitutions, comme variait l'importance des effectifs selon les abandons, les éliminations et les engagements nouveaux.

Le clan

En général, l'A.L.N. était constituée sur le modèle français; la majorité de ses cadres subalternes provenait de déserteurs de l'armée française; la plupart des grades supérieurs étaient réservés aux ex-chefs de maquis et, plus tard, à des officiers produits par l'académie militaire nassérienne, dont le plus illustre est l'actuel président algérien, le colonel Boumediene. Cependant la « charte de la Soummam » avait introduit un changement partiel, de type socialiste, dans la composition des bataillons : un capitaine commandait le bataillon, secondé par trois lieutenants : un politique, un militaire et un lieutenant chargé des liaisons et renseignements. Un secrétaire et son adjoint s'occupaient du bureau du capitaine, de sa correspondance et de la rédaction des rapports et des tracts de propagande que chaque bataillon devait diffuser parmi les populations de sa zone. La zone de chaque bataillon comprenait le territoire qui s'étendait à partir de sa position jusqu'à la ligne Morice.

Les opérations consistaient à tendre des embuscades aux troupes françaises ou à attaquer de nuit et au mortier les forts français qui jalonnaient la zone frontière.

Contrairement à la propagande de la Ligue arabe et de ses partisans au sein du F.L.N., peu nombreux à l'époque, aucune aide en armes ou en argent n'était parvenue à l'A.L.N.; l'argent provenait de la Fédération de France du F.L.N., qui, grâce au dévouement des travailleurs algériens émigrés, a pu soutenir pendant sept ans l'effort de guerre. Ce n'est que lorsque le clan Boussouf-Boumediene, partisans de la Ligue arabe, se fut emparé de la direction de l'A.L.N., à partir de 1959, que l'aide égyptienne parvint à celle-ci. Jusque-là, l'armement était médiocre en quantité et en qualité.

L'A.L.N. ne possédait pas d'artillerie; les bataillons qui disposaient de 4 à 6 mortiers passaient pour riches; la plupart ne possédaient comme armes collectives que des fusils mitrailleurs, rarement des mitrailleuses. Les soldats étaient munis de fusils, exceptionnellement de mitraillettes. Toutes ces armes hétéroclites venaient des stocks de la seconde guerre mondiale, achetés aux pays de la Ligue arabe ou en Yougoslavie. Un seul envoi d'armes fut effectué en commun par la R.D.A. et la Tchécoslovaquie au début de l'année 1958, alors que je me trouvais à Berlin. Mais par un manque de coordination dû à la médiocrité des services de Boussouf, le cargo, qui devait toucher un port marocain, fut saisi par les autorités espagnoles. Tirant la leçon, les deux pays socialistes cessèrent toute initiative de ce genre.

En Mercedes

Les bataillons des frontières s'étaient constitués à partir de petits groupes de maquisards, réfugiés en Tunisie, à la suite de la mort de Ben Boulaïd et de Zighout Youssef, chefs des wilayas de l'Aurès et du Constantinois. Le recrutement se faisait sur une base régionaliste : ainsi, le bataillon stationné en face de Souk-Ahras était, en général, formé d'originaires de cette ville.

L'A.L.N. ne possédait qu'un nombre limité de véhicules de tourisme ou de fourgonnettes de vieux modèle alors que les patrons de l'administration civile du F.L.N. se trouvant en Europe ou dans les pays de la Ligue arabe se déplaçaient en Mercedes de luxe. Mais l'A.L.N. possédait un nombre suffisant de mulets pour le transport des mortiers et des munitions.

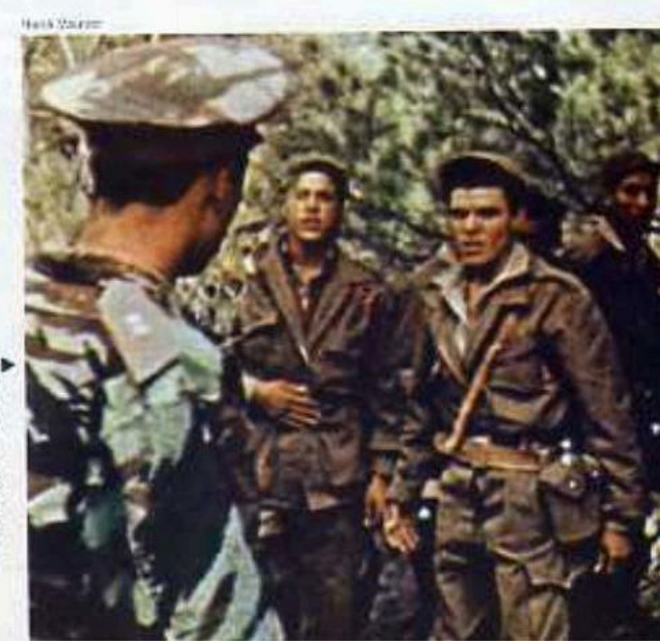
La nourriture changeait d'un bataillon à l'autre, selon la conscience de son capitaine et de ses lieutenants; en toute circonstance, elle était pauvre, peu variée, au niveau du minimum physiologique.


Photo X.

Dans mon bataillon, les soldats et moi-même recevions un quart de pain et un bol de café le matin, un plat de lentilles, de pois chiches ou de fèves avec un demi-pain à midi et la même chose le soir. Une fois par semaine, on servait le couscous. Le capitaine et ses lieutenants se trouvaient rarement au P.C. Le lieutenant militaire avait deux femmes installées dans un village voisin et sa conscience familiale l'emportait sur sa conscience militaire ou patriotique. Le lieutenant politique avait une cousine, infirmière à Tadjerouine, et



◀ Des maquisards de l'A.L.N., bien équipés et bien armés. Les premiers pays qui fournirent des armes pour l'A.L.N. ont été ceux du...



... Moyen-Orient et ▶ particulièrement l'Égypte. Ensuite le F.L.N. s'adressa aussi à des trafiquants professionnels et aux gouvernements d'Europe centrale.

◀ A Lyon, des travailleurs algériens. C'est au cours de 1957-1958 que le F.L.N. en métropole réussit à s'assurer une prédominance parmi la colonie algérienne.

De sa position de force en métropole, le ▶ F.L.N. tire un énorme avantage financier : la colonie, pressurée, produit environ deux milliards et demi de francs par an.







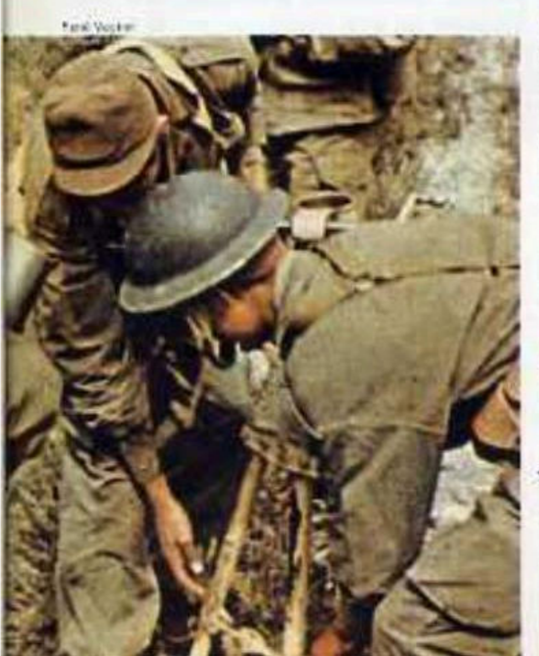
◀ Dans une rue de Toulouse, un travailleur algérien. Ils sont quelque 300 000 en France dont le F.L.N. exige une obéissance inconditionnelle.

en dépit de ses élans pour le socialisme, son cœur battait plus fort pour la cousine que pour la révolution. Le lieutenant des liaisons et renseignements avait sa famille au Kef, et il trouvait plus de renseignements en ville que de l'autre côté de la frontière. Quant au capitaine, qui venait au P.C. effectuer un numéro de prière devant les soldats sceptiques et faire sa sieste, personne n'a jamais pu connaître le lieu de ses pérégrinations.

Malgré l'existence d'officiers politiques, prévus par la « charte de la Soummam » pour éduquer les troupes et les populations civiles, pour donner à leur union et à leur solidarité une base idéologique, sans laquelle il n'existe pas de révolution, ces officiers s'occupaient de tout sauf de la tâche pour laquelle théoriquement ils existaient. A l'absence d'idéologie politique correspondait l'absence de théorie militaire. Chaque chef de bataillon faisait selon sa conscience ou sa fantaisie. La décentralisation était poussée à l'extrême. Les chefs s'arrangeaient pour tendre des embuscades là où ils savaient que l'ennemi était absent. Le seul élément positif était le courage, l'endurance et la détermination des simples combattants.

Un ensemble de contradictions paralysait l'A.L.N. et le F.L.N., en l'absence d'une direction politique et militaire valable.

Contradiction entre les forces du F.L.N. de l'intérieur et celles de l'extérieur : les premières reprochaient aux secondes leur incapacité à les ravitailler en armes et en médicaments alors qu'elles supportaient le poids essentiel de la lutte face à une armée française de plus en plus puissante. Elles leur reprochaient de gaspiller l'argent du peuple, de mener une vie facile en attendant la fin des combats, pour récolter les fruits obtenus grâce à la vie et au sang des maquisards. Les chefs de l'intérieur reprochaient à ceux de l'extérieur d'avoir accaparé la représentativité de la révolution et d'être incapables de trouver de véritables alliances.



◀ Après un bombardement, des *djounoud* démontent un mortier. La quasi-totalité du trafic d'armes, à l'est, se fera par Alexandrie et Tripoli car Bourguiba s'oppose à ce que les cargaisons arrivent dans les ports tunisiens.

Une administration hypertrophiée et parasitaire

Contradiction entre les premiers maquisards, pour la plupart illettrés ou presque, et les intellectuels qui rallièrent ultérieurement la lutte armée, venant des villes d'Europe ou du Proche-Orient.

Contradiction entre la misère noire des 250 000 réfugiés, décimés par la faim et la maladie, et les fonctionnaires de la révolution, devenus une administration hypertrophiée et parasitaire.

Contradiction entre la base de Tunis, soutenue par Bourguiba, et la base de Ghardimaou, en conflit ouvert avec le Combattant suprême.

Contradiction entre les divers clans issus des anciens partis de l'U.D.M.A. de Ferhat Abbas et du M.T.L.D. de Messali Hadj, se disputant la direction du F.L.N., et entre lesquels flottait la masse des ▶



◄ **Femme chaouia. Son rôle dans la communauté est très important. L'homme prend toujours conseil de son épouse.**

La femme de l'Aurès : des cours d'amour aux maquis de l'A.L.N.

La rébellion de novembre 1954 ne prendra pas de court la femme de l'Aurès, et pour cause. Dans son pays, le hors-la-loi, le bandit d'honneur, représente depuis toujours la silhouette sociale idéale. On lui dédie des poèmes. Il est le héros de ces cours d'amour qui se tiennent en pays chaouïa. Chaouïa, c'est le terme que les Arabes appliquent aux Berbères de l'Aurès, « éleveurs de petit bétail ». Son relent péjoratif fait que les Aurésiens ne l'emploient jamais pour se désigner eux-mêmes.

Cette femme chaouia, quel est son horizon ? Géographiquement, un monumental château fort, dressé par la nature, entre Batna et l'oasis de Biskra. Avec des donjons qui montent jusqu'à 2 328 mètres, comme le mont Chelia. Les douves ? De superbes, impressionnantes vallées en cañons, gorges de Tighanimine, de l'oued el Abiod, d'El-Kantara. Des chemins de ronde, ces crêtes hérissées, où vont, à flanc de terre, s'accrocher les *dechras*, des villages, des nids d'aigle prévus pour le guet, et le retranchement. Dans chacun, une tour commune, la *guelaa*, dominant les maisons, grenier en temps de paix, poste d'observation et refuge en cas d'attaque. Dans ce bastion berbère pratiquement inaccessible, rétif à toute influence extérieure, qui n'a rallié la France qu'en 1850, et non sans tumultes depuis, des mœurs séculaires donnent à la femme un rôle singulièrement important. C'est elle qui préside aux cérémonies où les rites saisonniers et les pratiques mystérieuses alternent, appelant sur l'homme et ses biens la protection divine. Cette aura de sorcellerie lui confère un pouvoir tel que, si l'homme reste en titre le chef de famille, la femme de l'Aurès impose presque toujours sa décision. En elle, sommeille une Kahena, ancêtre légendaire dont le nom signifiait magicienne et qui, quelque huit siècles après Jésus-Christ, souleva les tribus chaouias contre les Arabes, jusqu'à la conquête totale du Maghreb. L'Aurésienne n'est pas cloîtrée : et, de même que la femme kabyle, elle n'est pas voilée. Cela tient au fait qu'elle assume hors de son foyer des travaux virils, cultivant les jardins étagés à flanc de montagne, portant l'eau, à l'antique, dans une cruche d'argile remplie à la source, ployant sous les charges de bois. Grande, le visage et le corps abondamment tatoués, elle s'habille de lourdes robes noires aux broderies éclatantes et se pare de bijoux de corail et d'argent qui ont un sens symbolique. Sa liberté prend des formes insolites. Ainsi, dans son ménage, elle peut user du droit de fuite, quitter son époux, aux beaux jours, pour rejoindre un homme de son choix. Certes, elle sera répudiée, mais le village ne lui jettera pas la pierre pour autant. Elle deviendra une *azryet*, ces amoureuses des nuits d'été, poursuivant leurs romances dans les vergers qui cernent les maisons. L'hiver venu, elle rentrera chez ses parents et pourra se remarier. En général, avec un vieillard cossu, quitte à l'abandonner, le printemps revenu.

Cette femme chaouïa vivra la rébellion comme une aventure en soi, dans sa réalité quotidienne, sans se soucier d'idéologie ni d'aboutissement. Par une sorte de transfert, au jour le jour, cette porteuse d'eau, cette charrieuse de bois aidera les rebelles à acheminer armes et munitions. Les jeux de miroir qu'elle utilisait jusque-là pour capter le soleil et alerter ainsi son amant serviront désormais à prévenir ceux du maquis qu'une patrouille ennemie approche. Cette infatigable coureuse de sentiers assurera les liaisons d'un groupe armé à l'autre. D'emblée, elle est acquise aux hors-la-loi, ils deviennent ses héros, elle chante leurs exploits, cultive leur légende. Que sait-elle de la France ? Rien. Du reste de l'Algérie ? Pas davantage. Pour elle, la guerre qui s'installe se livre contre les hommes en uniforme, qui surgissent dans son paysage familier, et dont on lui dit qu'ils sont l'ennemi. A aucun moment cette guerre-là ne dépassera, pour la femme chaouia, les limites du village, de la tribu, de la famille.

Les maquisards
(Chant des femmes de l'Aurès)

Messaoud Ugzelmat
A mis ses chaussures ferrées.
Il a ceint ses reins d'une corde de laine.
Il est arrivé dans l'enclos des chèvres.
O mère chérie, la peur m'a tuée.
Il porte une cartouchière
Et se voile le bas du visage.
Messaoud est un tireur adroit.
Une cartouche lui suffit.
Messaoud Ugzelmat
Est connu d'un versant à l'autre.
Où est Bagga, où est Deha ?
Ils ont donné leur vie au maquis.
Deha est lieutenant, Bagga est capitaine.
Bouzid est mort dans la honte.
Louiza a gardé ses bijoux d'argent.
[c.-à-d. n'a pas pris le deuil]
Ali des At-Aïcha
Il porte deux fusils
Et tient le maquis
Dans la région de Bougie.
On a eu beau lui dire : « Viens, rentre, assez ! »
Le fusil sur les épaules, le fusil sur les épaules.
Va ! mon frère, ne crains rien.
O, les cavaliers qui passez,
O, les cavaliers qui passez,
Apportez-vous des nouvelles de mon bel amant
Encore dans le maquis ?

Les Aurésiennes, comme les Kabyles... ...ne sont pas voilées et ont une grande autorité.





A la frontière tunisienne, des fantassins patrouillent. De

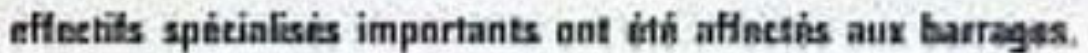
"interrogé" par Boussou

opportunistes de tout poil, concentrés sur les deux frontières, attendant de rentrer au pays après l'indépendance pour s'assurer des privilèges au détriment d'un peuple exténué par une guerre longue et épuisante.

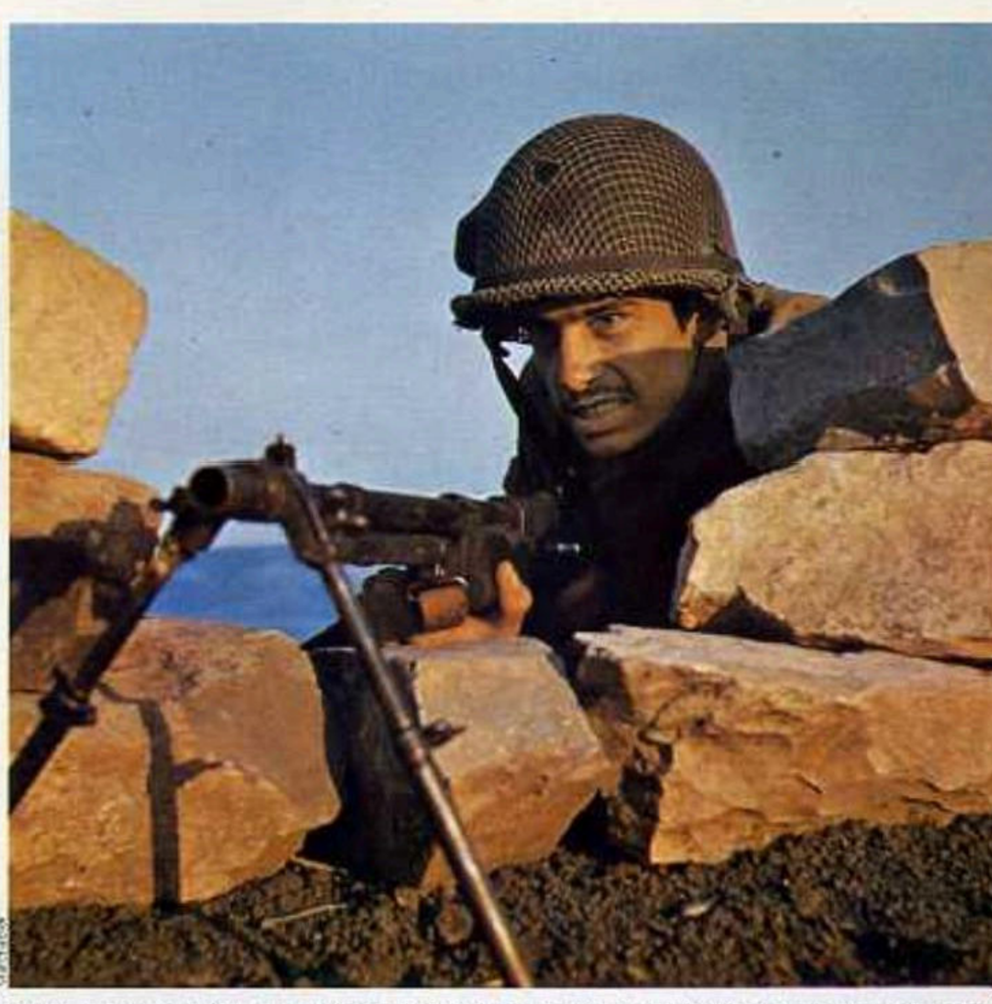
C'est au cours de l'année 1958 que le destin de la lutte de libération allait se jouer entre les forces de progrès qui la dirigeaient et les forces rétrogrades qui allaient usurper sa direction. Les deux hommes les plus valeureux que la révolution algérienne eût révélés, Abane Ramdane, dans le domaine politique, et Amirouche, dans le domaine militaire, devaient disparaître, le premier, assassiné au Maroc par les tueurs de Boussouf, surnommé le « Himmler algérien au petit pied » et de son protégé, Houari Boumediene, avec l'accord tacite des divers clans qui se disputaient, à l'extérieur, l'hégémonie sur le F.L.N. et l'A.L.N., le second tué au cours d'un combat contre l'armée française, quelques mois plus tard.

La coalition des clans, qui avait décidé l'assassinat d'Abane Ramdane, éclata une fois le forfait accompli. Au cours de la seconde moitié de l'année 1958, l'anarchie régnait dans les milieux du F.L.N. au Maroc, en Tunisie, en France et dans les pays de la Ligue arabe. Bourguiba, ren-





effectifs spécialisés importants ont été affectés aux barrages.



Le long du barrage, des hommes guettent, prêts à tirer, comme ce jeune soldat au visage tendu, presque farouche.

dans une des "caves" du F.L.N. à Tunis, le colonel devait tout "donner"

forcé par la division des « frères » algériens, interdisait le passage de tout armement lourd destiné à l'A.L.N. à travers son territoire. Sur la frontière, où le mécontentement des combattants grondait contre la carence du G.P.R.A., plusieurs dissidences avaient éclaté, et l'intervention de l'armée tunisienne, pour le compte du G.P.R.A., avait décidé du ralliement à l'armée française de plusieurs unités de l'A.L.N. et de leurs officiers.

Vers la frontière tunisienne

A l'intérieur, Amirouche, coupé de toute aide extérieure, continuait la lutte, face à l'armée française parvenue au plus haut niveau de sa puissance en effectifs et en matériel, grâce à la ténacité et au courage des paysans. C'est dans ces conditions que s'étaient établis des contacts entre Amirouche et l'état-major de Ghardimaou, en vue d'une conférence réunissant les chefs de l'A.L.N. de l'intérieur et de l'extérieur. L'objet de cette réunion, à laquelle devaient assister, outre Amirouche, le colonel commandant la base de Ghardimaou, ceux de la wilaya de l'Aurès et un colonel en disgrâce, exilé au Caire, était la destitution du G.P.R.A., la constitution d'un nouveau gouvernement provisoire à l'intérieur de l'Algérie et l'ouverture de négociations avec l'U.R.S.S. et les pays de l'Est en vue de la fourniture d'armes à l'A.L.N. La nouvelle direction devait en outre briser l'embargo partiel décidé par les autorités tunisiennes sur la livraison d'armes lourdes à l'A.L.N., quitte à porter la guerre révolutionnaire en Tunisie, étape pour l'unification des trois pays de l'Afrique du Nord.

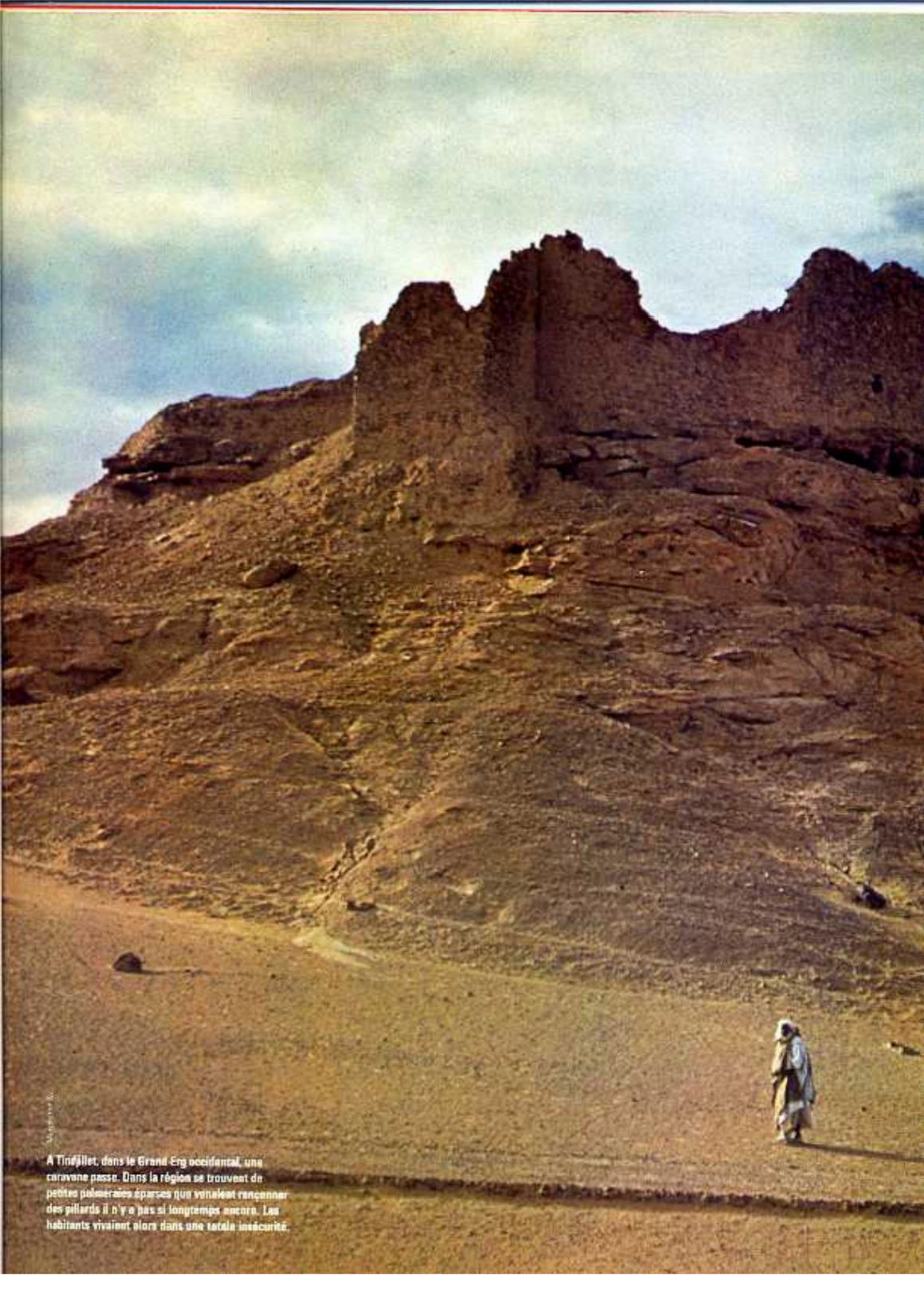
Le chauffeur qui conduisait clandestinement le colonel venant du Caire à la réunion de Ghardimaou était un agent de Boussouf. Il mena son passager vers une embuscade tendue par ce dernier à la frontière libyo-tunisienne. « Interrogé » par Boussouf dans une des « caves » du F.L.N. à Tunis, qui rivalisaient avec la villa d'El-Biar des parachutistes français, le colonel devait tout « donner ». Une fois de plus, le G.P.R.A. sollicita l'intervention de l'armée tunisienne, qui se chargea de l'arrestation de tous les officiers de Ghardimaou, sans distinction. Un tribunal spécial fut constitué pour les interroger, faire le tri, condamner et exécuter quatre colonels et emprisonner un nombre indéterminé d'officiers subalternes. Le président de ce tribunal n'était autre que Houari Boumediene, sous la coupe duquel allaient être mises toutes les forces de l'A.L.N. de l'extérieur.

Quant à Amirouche qui se dirigeait vers la frontière tunisienne pour le rendez-vous de Ghardimaou, son itinéraire aurait été communiqué au commandement français par son opérateur radio, agent lui aussi de Boussouf. Il devait échapper à une première embuscade tendue par les troupes françaises, mais succomber dans une seconde.

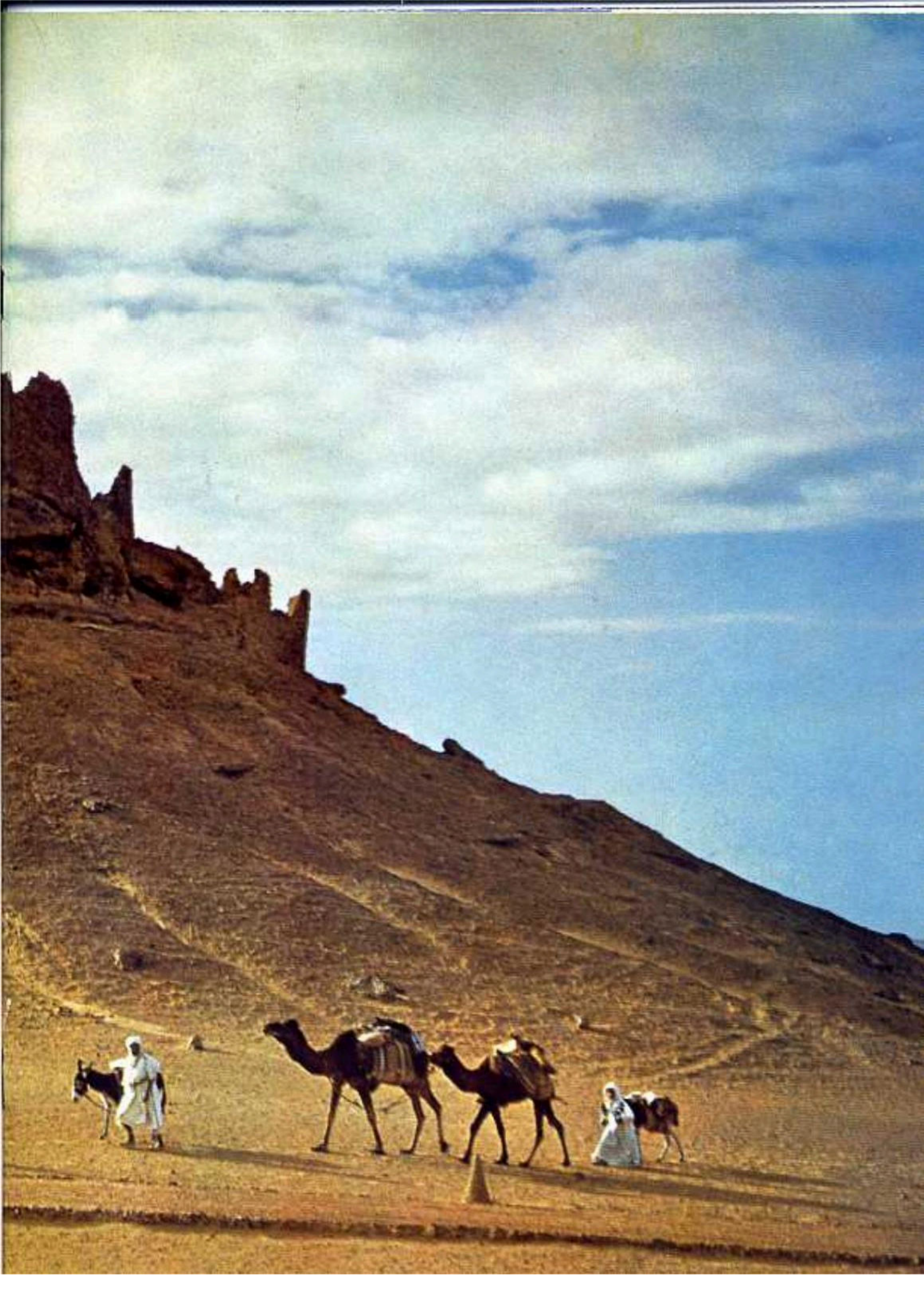
Si l'A.L.N. et le F.L.N. avaient leurs faiblesses et leurs contradictions internes, l'armée et le gouvernement français eurent les leurs, et à leur échelle.

Contradictions au sein du gouvernement et du Parlement, reflets des contradictions au sein du peuple français à propos de la guerre. Contradictions entre la métropole et les Européens d'Algérie et contradictions parmi ces derniers. Contradictions au sein de l'armée, entre soldats de métier et soldats du contingent, entre officiers de tout grade partisans de l'Algérie française à tout prix et officiers qui acceptaient la transformation graduelle de l'autorité politique vers les perspectives de l'Algérie algérienne. H

ABD EL-KADER



A Tinfjillet, dans le Grand Erg occidental, une caravane passe. Dans la région se trouvent de petites palmeraies éparses que venaient rançonner des pillards il n'y a pas si longtemps encore. Les habitants vivaient alors dans une totale insécurité.

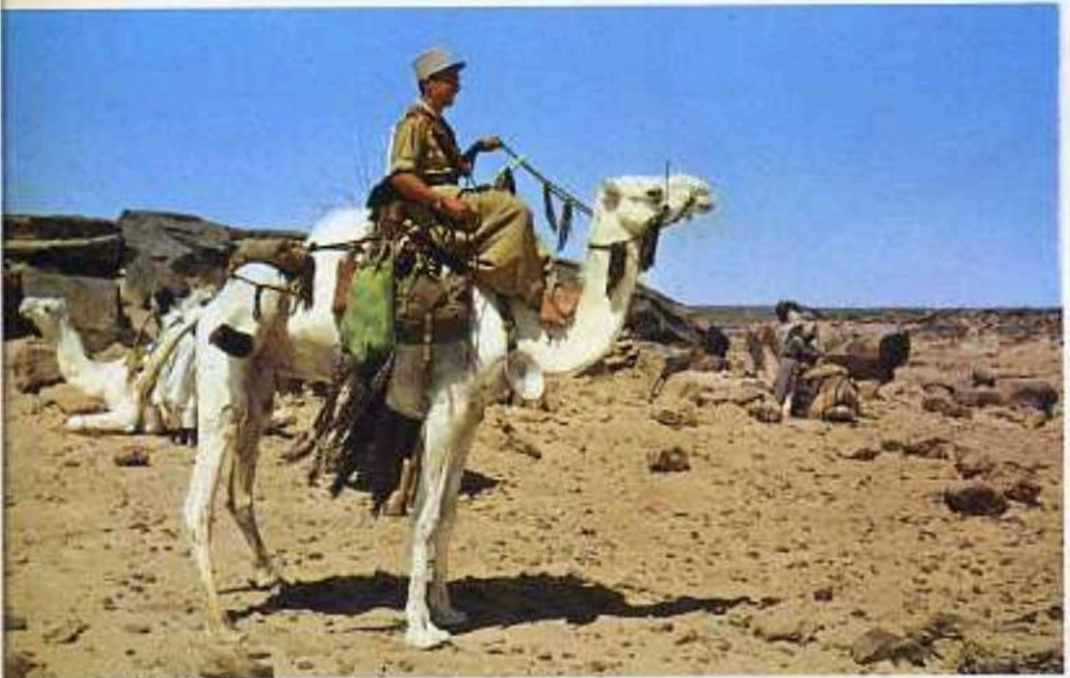


UN PETIT TRAIN BIEN TRANQUILLE



◄ Le camp du « Lido », surnom donné par les soldats au centre d'instruction entre Maison-Carrée et Fort de l'Eau près d'Alger. Les classes terminées, c'est le départ pour les régiments auxquels ils sont affectés.

A Karézas, au sud de Beni-Abbès, passage de l'oued à gué. Des pluies torrentielles s'étaient soudain abattues sur cette charmante oasis après douze années de sécheresse. On peut estimer à 400 mm la moyenne annuelle des pluies au Sahara et les régions les plus arides comme le Tanezrouft et le Fezzan reçoivent moins de 5 mm de pluie par an. De plus, la sécheresse est aggravée par des vents violents. ►



◄ Le saharien, monté sur un méhari, chameau de course très endurant sur lequel il accomplit de fantastiques randonnées. Sur le côté pend sa *menassa*, sorte d'écuelle dont il ne se sépare jamais et qu'il utilise pour boire, manger ou se laver.

Marguerite Sy

PENDANT quatre mois, nous avons peiné comme des tordus au « Lido », c'est ainsi qu'a été surnommé le Centre d'instruction de l'arme blindée-cavalerie de Hussein-Dey. J'y ai gagné mon bâton de maréchal : 2e classe.

Aujourd'hui, c'est la « ventilation ». A l'appel de leur nom, les hommes vont se ranger derrière les sous-officiers chargés de les embarquer dans leur affectation définitive.

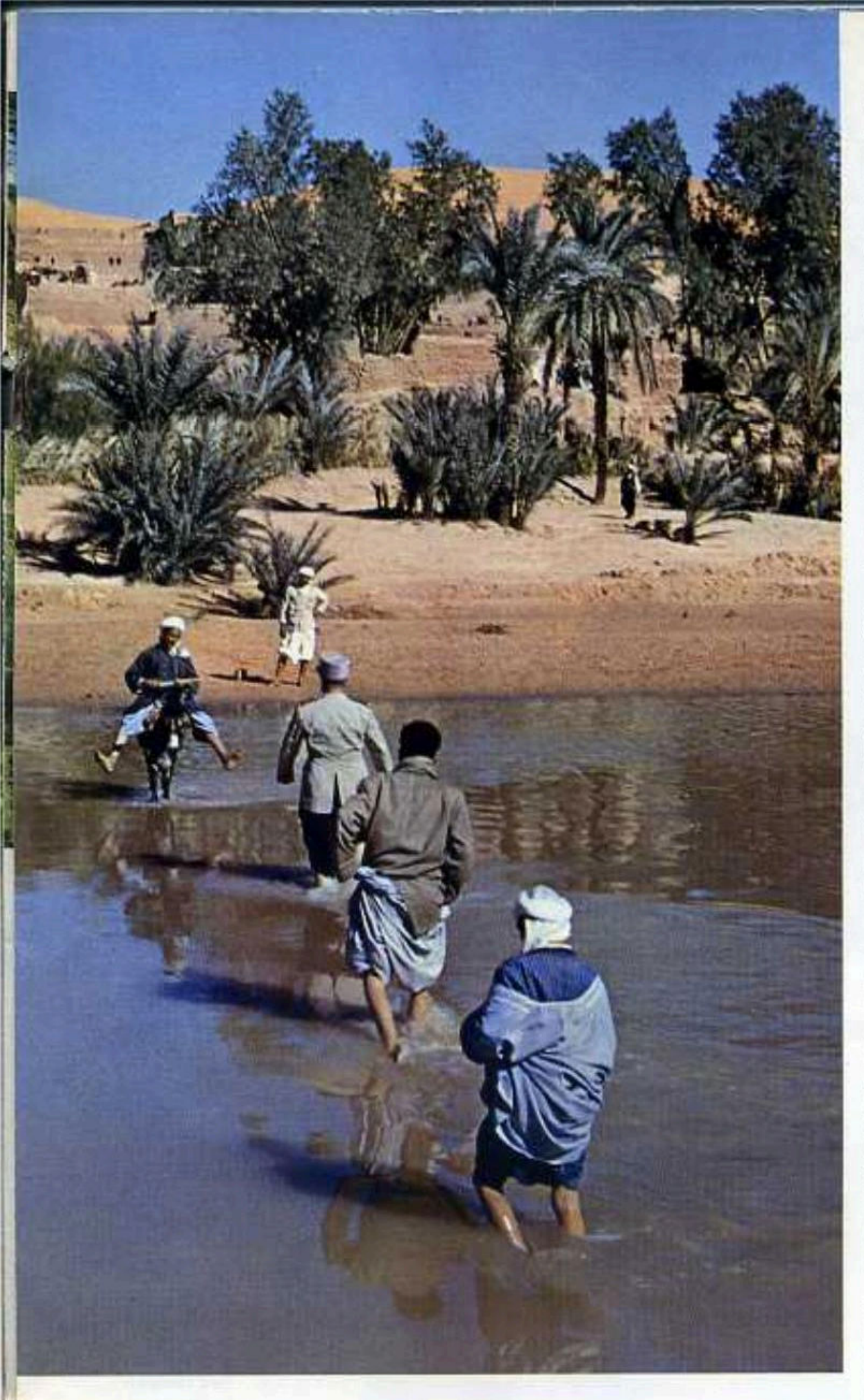
« 4e chasseurs d'Afrique... 3e hussards... 16e dragons... »

On appelle ensuite les compagnies sahariennes : « Compagnie du djebel Amour... Compagnie du Tidikelt-Hoggar... Compagnie des Ajjer... »

Enfin, voici la mienne : compagnie saharienne portée de Timimoun.

Et voici ceux qui, comme moi, auront la chance d'y servir : Lacroix, étudiant en chimie à Avignon, que j'ai connu au peloton des tireurs; Duloir, comptable dans une banque parisienne, qualifié de secrétaire, et Yvon, camionneur à La Rochelle, « chauffeur ». Les autres, qui, comme nous, ont raté Saumur, mais gagné le Sahara, j'aurai deux ans pour les découvrir.

Le sergent chargé de nous convoyer porte fièrement le képi bleu ciel à cordon blanc. Avec son beau visage bronzé, sa veste blanche cintrée et le vaste



pantalon noir brodé de hongroises argentées, il ressemble à Jean Gabin dans *Gueule d'amour* ou à Gary Cooper dans un western saharien prêt à faire une hécatombe de méchants rebelles pour l'amour de Marlène.

Il tutoie tout le monde et rit quand Yvon lui demande avec méfiance si l'étoile et le croissant de son képi ne seraient pas un insigne fellagha.

Avant de monter en camion, il nous fait un discours rapide : « Ne vous séparez jamais. Restez avec moi, comme les doigts avec le pouce et que le cric me croque si je ne trouve pas la bouffe et la couche. Vous verrez que tout le monde ne pourra pas en dire autant. »

Un officier passe, il ne le salue pas. L'autre le fixe avec insistance, c'est tout juste s'il lui rend son regard. Voilà du nouveau.

Le camion démarre, la barrière se ferme derrière nous. Adieu, le « Lido »!

Le train s'appelle « la Rafale ». C'est un tortillard d'un modèle si ancien que personne n'en a jamais vu de semblable en France. Sur les portes des wagons, on lit, difficilement, des inscriptions qui nous rappellent quelque chose : « Hommes : 40. Chevaux en long : 9. » Il y a des mitrailleuses en batterie sur les tourelles de char aux deux bouts du convoi. Les sièges des banquettes, les plaques d'émail aux initiales de la C.F.A. ont disparu depuis belle lurette. « La Rafale » a dû transporter, depuis le début de la rébellion, plusieurs fois son pesant de troupes comme le témoignent les innombrables graffiti qui éternisent le souvenir des classes depuis longtemps libérées.

Sur le quai obscur

Au départ, chaque embryon de compagnie reste aux places qui lui ont été désignées, mais comme les arrêts sont interminables à la plus petite gare, beaucoup descendent pour boire aux fontaines, visiter les copains affectés ailleurs, discuter une dernière fois avec eux, avant une séparation de toute façon définitive.

Je m'informe auprès du sergent sur le genre de vie que l'on mène au Sahara.

— On ne meurt pas souvent dans le Sud, me répond le sergent, et c'est déjà quelque chose.

— Et pour ce qui est d'y vivre?

— Notre principe est : « Tu es saharien, tu te dém... » Un principe pas trop déplaisant pour un partisan de la libre entreprise.

Sur les poteaux télégraphiques de la voie ferrée, des cigognes ont installé leur nid. Chacun les regarde avec tendresse, elles témoignent que nous ne sommes pas très loin de l'Alsace. Comme son nom l'indique, « la Rafale » bat les records de lenteur. Elle procède par petits bonds, de gare en gare, dont Lacroix relève minutieusement les symboles pour les envoyer avec ses bons baisers sur des cartes postales à ses professeurs et fiancées.

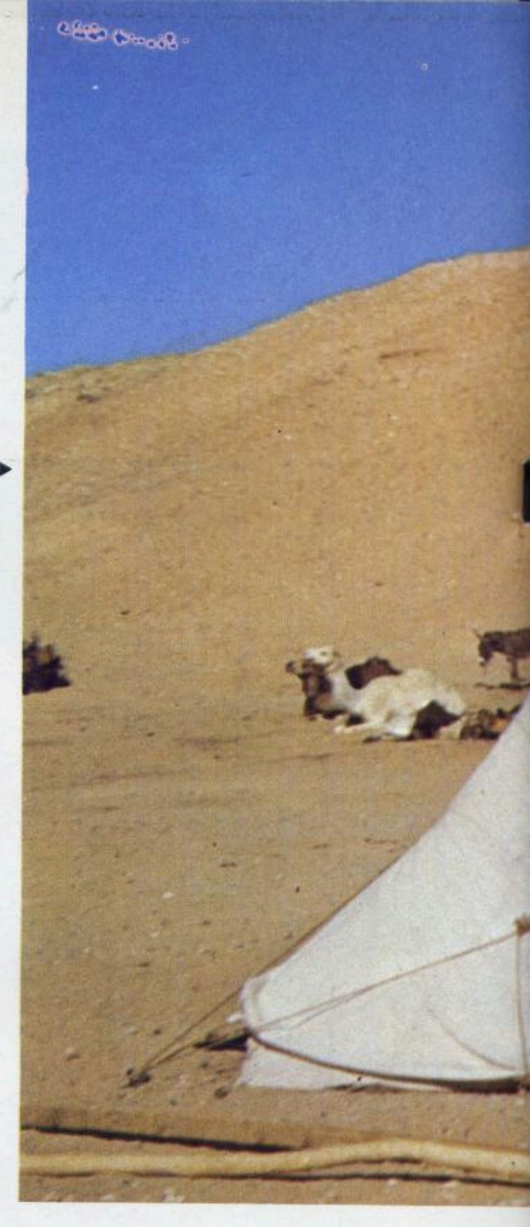
Nous arrivons à Perrégaux par une nuit noire. Notre sergent, suivi, comme il nous l'a demandé, par nous tous, serrés contre lui, s'enfonce comme un coin dans la masse de troupe qui essaye de se rassembler sur le quai obscur. Pliant sous le poids de nos bagages, nous arrivons les premiers à la caserne du génie, qui sert de centre d'accueil. Contrairement à la majorité des voyageurs militaires, mes frères, nous coucherons dans des lits, qui ne sont pas les uns au-dessus des autres, comme au « Lido », mais bien les uns à côté des autres, comme dans les palaces civils. Le prestige de notre conducteur en serait rehaussé si cela était possible.

On repart à 3 heures du matin, munis



Marguerite Sy

◀ Avant l'auto, l'avion et les pétroliers, la vie dans les profondeurs sahariennes apportait toujours à l'homme épris de beauté et de solitude une profonde satisfaction, une exaltation lucide et constructive...



... mais qui parfois ▶ ne s'en accompagnait pas moins de crises de cafard. Pour y remédier, les sahariens apprirent à se moquer de ce qui les contraignait. C'est ainsi qu'ils créèrent les ordres du fantassin saharien, parodie de distinctions honorifiques dont le thème était la sublimation du cafard...



Marguerite Sy

◀ ... qui donnaient lieu à des manifestations de chaude camaraderie. Le premier fut l'ordre de la Sauterelle-Délirante, fondé à Boghar en 1882. Il y eut aussi le Cafard de Médenine, en 1891, la Tarentule de Tidikelt, etc.

les corps nus se recouvrent d'une carapace de boue séchée rouge

de ce que l'intendance qualifie de trois jours de vivres dans un sac de cellophane : boîtes rouillées de corned beef, sardines et pâtés de couleurs variées, mais au goût uniformément avarié. Certains les jettent par la fenêtre. Ils le regretteront plus tard, car ils constituent une monnaie d'échange très appréciable contre les oranges proposées le long de la voie par des gosses déguenillés.

Nous arrivons tôt à Saïda et sommes décontenancés de bénéficier d'une liberté totale.

Nous nous promenons en ville comme des bidasses, dans une euphorie béate provenant de cette sensation extraordinaire d'être délivrés de toute contrainte. Un cinéma nous tente par ses affiches. Le caissier, qui a une trentaine d'années, nous interroge, avant de nous faire payer :

– Où allez-vous comme ça, messieurs ?

– Aux compagnies sahariennes, au-dessous de Colomb-Béchar.

– Ah, mes pauvres amis ! Vous aurez affaire à de beaux salauds !

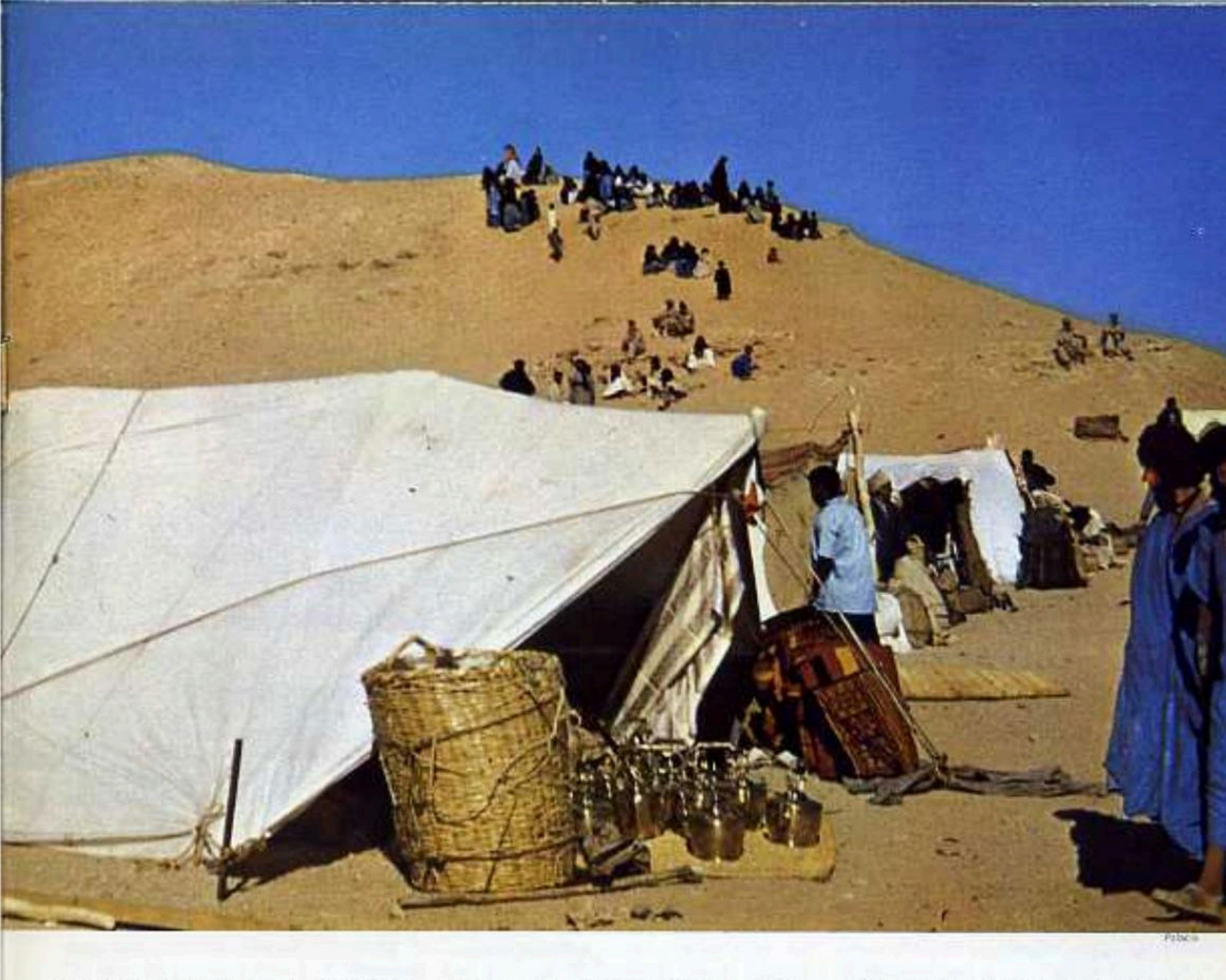
Il a fait son service, il y a deux ans, dans la compagnie du Tidikelt, dans le Hoggar, à Djanet, dans le Tassili des Ajjer. Il connaît pratiquement le Sahara.

Il nous raconte des histoires atroces de types morts de soif, d'autres qui, devenus subitement fous au soleil, fusillaient leurs camarades ou, mieux, les éventraient en cachette, sans parler des crimes de perversion sexuelle, dont il semble personnellement conserver presque un regret. Sa sympathie n'est pas purement gratuite, puisqu'il nous offre généreusement les entrées. Le film est évidemment un western, probablement tourné à l'époque où se situe l'action.

E.C.P.A.



◀ Près de Fort-Flatters, des sahariens de la légion étrangère. De 1938 à 1941, le bordj militaire de Fort-Flatters fut le siège de la compagnie saharienne du Tinrhert qui, avec 300 Chaambas, surveillait la frontière tripolitaine entre Ghadamès et Ghat. Les sahariens, aujourd'hui, luttent contre la pénétration du Front en milieu targui.



Je n'ai aucun scrupule à abandonner mes camarades, pour retourner me coucher dans la baraque en tôle ondulée, installée le long de la voie ferrée, qui nous sert de lieu de repos et de détente.

Depuis notre départ, la chambrée s'est remplie d'ivrognes qui braillent parmi des tessons de bouteille et des ordures diverses.

Les capitalistes sont allés coucher en ville. Le sergent s'est débrouillé de son côté.

Dans la nuit, j'entends mes copains. Ils ont fait affaire avec deux prostituées du cru. Ils en seront de 500 francs chacun, ce qui n'est pas cher, en comparaison des tarifs d'Alger, à condition qu'ils ne se fassent pas plomber...

Le lendemain, « la Rafale » s'engage sur les hauts plateaux. Nous découvrons d'irréels paysages blonds, coupés de montagnes noires. Derrière, le ciel est d'un bleu uniforme, plat et dur, comme une couche de laque.

Des Arabes, élégants et dignes, qui n'ont rien de commun avec la population dépenaillée de la zone du « Lido », montent à chaque arrêt. Ils paraissent étonnamment propres, mais dégagent pourtant des parfums violents et étranges qui, associés à nos odeurs corporelles et pédestres, créent une atmosphère lourde, difficilement supportable pour des narines occidentales. Heureusement, un vent furieux pénètre par les carreaux cassés et purifie l'air, tout en recouvrant d'une poussière rouge les voyageurs et leurs paquetages. Les torses nus se recouvrent d'une carapace de boue séchée mélangée à des débris de paille.

Une chapelle ardente

Vers le soir, le vent redouble de violence, le soleil se couche d'un seul coup dans un paysage lunaire.

A Aïn-Sefra (traduction : fontaine jaune), rien n'est prévu pour dormir.

Sur un signe du sergent, notre petit groupe sort furtivement du wagon où 80 hommes essayent de trouver une position pour dormir ou du moins allonger leurs jambes sur l'énorme tas de valises et de sacs qui déborde dans le couloir.

Notre ange gardien a fait un nouveau miracle. Il a repéré un wagon de 1re classe de la Compagnie des chemins de fer algériens et crocheté une de ses portières. Nous le prenons silencieusement d'assaut. Chacun des luxueux compartiments est décoré de photos de château : Versailles, Azay-le-Rideau..., qui contrastent avec l'aspect poignant de cette gare perdue. Nous nous endormons sur les banquettes recouvertes de cretonne. Ma curiosité me pousse à explorer le wagon voisin encore qu'il soit plombé. Il a été transformé en chapelle ardente où brûlent des cierges. Je ne découvre pourtant aucun cercueil, qui explique cette mise en scène. Les morts de la dernière opération ont probablement débarqué à Oran. Les banquettes réservées à la famille sont particulièrement bien rembourrées. Je m'en empare avec délice.

Deux heures plus tard, mon sommeil est brusquement troublé. Le train s'est mis en marche. Je saute sur la voie, que je remonte vers la gare, retrouvant en cours de route notre petit groupe. Je l'ai échappé belle pour avoir suivi les conseils de Gabin-Cooper et m'être déjà pris pour un saharien, capable de se débrouiller tout seul.

Cette fois l'ange gardien ne réussit ▶

sur le quai, des Noirs en sarouel sombre

pas à vaincre l'adversité. Nous errons dans la nuit de wagon à plateaux en wagon à bestiaux, grelottant de froid jusqu'à la salle d'attente que le chef de gare, qui a une vision toute personnelle de la coopération, a cadenassée comme une porte de prison, de crainte, sans doute, d'avoir le ménage à faire après notre départ.

Je remarque qu'aucun d'entre nous n'est armé et qu'il n'y a aucun poste de garde, bien qu'on nous ait expliqué que ces arrêts nocturnes étaient dus à la nécessité d'assurer la sécurité du train.

A l'aube, « la Rafale » repart.

Nous roulons maintenant sur une voie unique et l'on nous a munis d'une escorte, une douzaine de dragons qui, pour se désennuyer, tirent sur les lézards de rocher. Ils portent des bérets de toile couleur de sable dont les deux petits rubans battent gracieusement leurs nuques. Ils ne sont pas tranquilles. Ils m'expliquent que, suivant les statistiques, le train saute tous les deux jours. Comme il y a cinq jours qu'il ne s'est rien produit, la situation ne leur paraît pas claire.

Je m'installe sur la plate-forme arrière et je regarde filer entre les rails droits à l'infini dans le désert, les pierres du ballast.

D'après les derniers tuyaux du sergent, nous n'allons plus à Tabelbala, mais directement à Timi, à 275 km au nord de Reggane.

Malgré la fatigue de ce voyage interminable, j'exulte à la perspective de voir du nouveau.

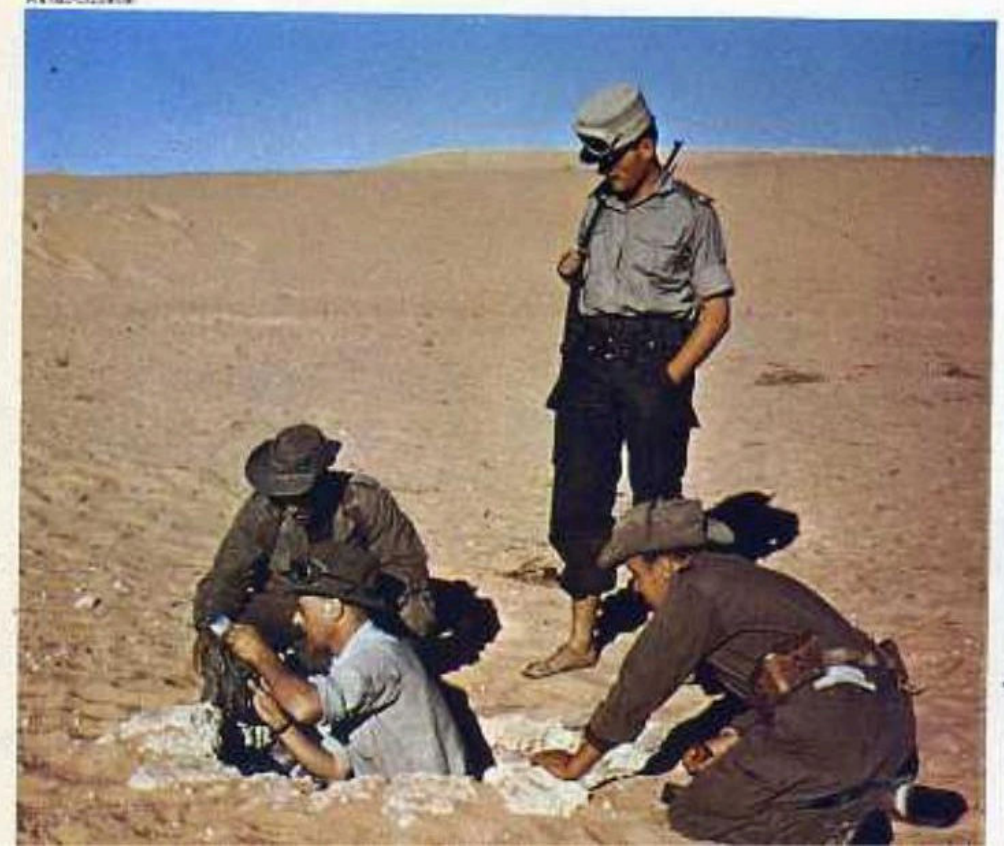
Je me représente Timi comme une image d'Épinal, avec des maisons cubiques, surmontées de coupoles blanches, sous des palmiers bien verts sur un fond de hautes dunes de sable rouge.

Beni-Ounif, la première ville typiquement du Sud, dément cette vision stéréotypée : des bâtiments carrés, rouges, peu nombreux et très bas, un soleil torride sur des rues à angle droit.

Sur le quai, des Noirs nonchalants, en sarouel sombre, vendent boissons et fruits à des soldats européens en treillis vert.

Tout de même un bâtiment blanc : de l'autre côté de la voie ferrée, un fortin de la légion rétablit, avec le drapeau tricolore qui le surmonte, l'image enfantine de la présence française au désert.

Une heure d'arrêt. Une heure de récréation. Dans ce damier qu'est Beni-Ounif je trouve du pain et du fromage.



◄ **L'eau : problème n° 1 du saharien. Si l'Erg oriental et l'Erg occidental offrent de bonnes ressources en puits, l'erg ech-Chech, qui couvre toute la Saoura, en est fort dépourvu et est, de ce fait, très inhospitalier.**

Très cher. Après tout, ne sommes-nous pas des touristes, qu'il est normal d'exploiter? Que nous soyons des touristes forcés et contraints, peu importe. Qui, dans les circonstances actuelles, irait passer des vacances en Algérie si on ne l'y poussait pas quelque peu?

Nous reprenons notre « Rafale » chérie pour la dernière fois.

Nous passons, à petite allure, devant une kyrielle de baraques en parpaings gris. La distraction préférée de leurs habitants semble être l'entretien du ballast. Au passage de « la Rafale », ils s'arrêtent pour l'admirer, en nous faisant des gestes que l'on peut, à la rigueur et par ignorance, interpréter comme des signes d'amitié. Nous leur répondons en agitant les mains. Le dialogue s'engage.

– Quelle classe? hurlent les pelleteurs en chapeau de brousse.

– 58-2/C, répondons-nous piteusement.

– La quille, b...! s'exclament-ils en se tordant de rire.

Accrochée aux barbelés

« La Rafale » longe maintenant la frontière marocaine, matérialisée par un réseau barbelé et électrifié. De petites automitrailleuses et des jeeps minuscules roulent dans le labyrinthe des couloirs frontaliers. Un âne, ignorant, a dû tenter de les suivre et en est mort. Sa carcasse est restée accrochée aux barbelés. Un peu plus loin, une autre charogne, que signale un véritable brouillard de mouches, doit servir d'avis aux imprudents!

Les véhicules des gardes-frontière allument leurs phares. La nuit tombe comme nous arrivons à Colomb-Béchar.

« La Rafale » ne va pas plus loin. Nous débarquons joyeusement. Le sergent, toujours aussi efficace, nous embarque dans des camions, dont les chauffeurs ne résistent pas à une telle prestance unie à tant d'autorité et nous amènent à la caserne du 3/19e « parachutistes infanterie coloniale ».

Un capitaine nonchalant arrive à notre rencontre.

– Qui sont tous ces gens-là?

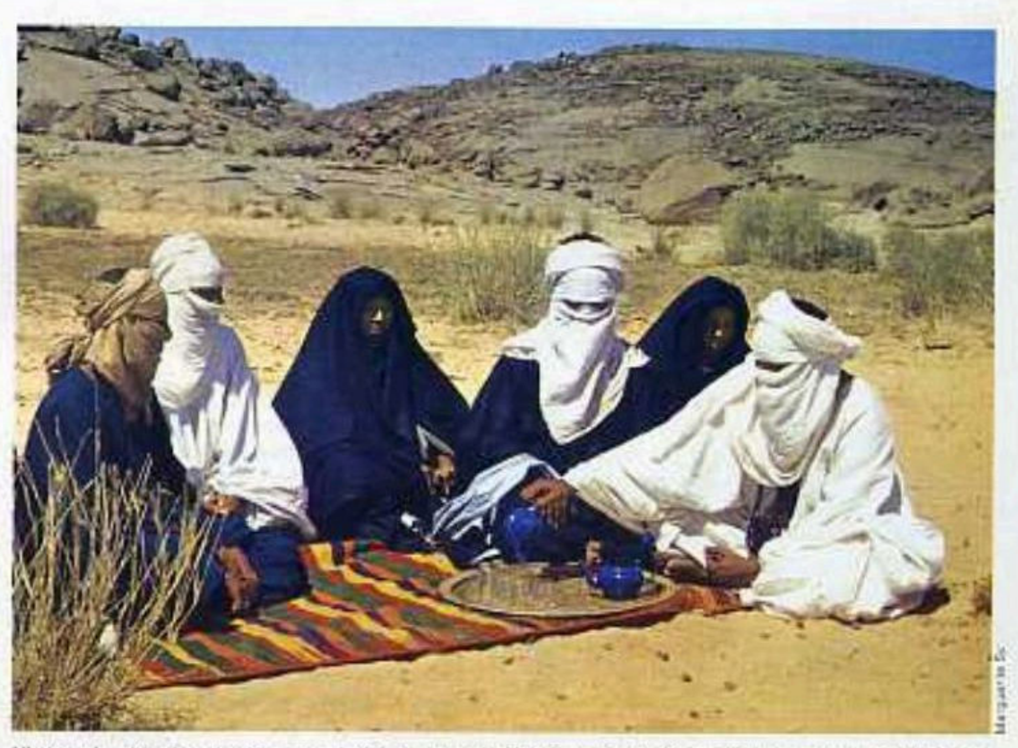
– Les détachements des compagnies sahariennes, répond le sergent, qui, pour la première fois depuis que nous avons fait connaissance, salue et se met au garde-à-vous.

– Foutez le camp ailleurs, répond le capitaine, nullement impressionné par son attitude; nous n'attendons personne.

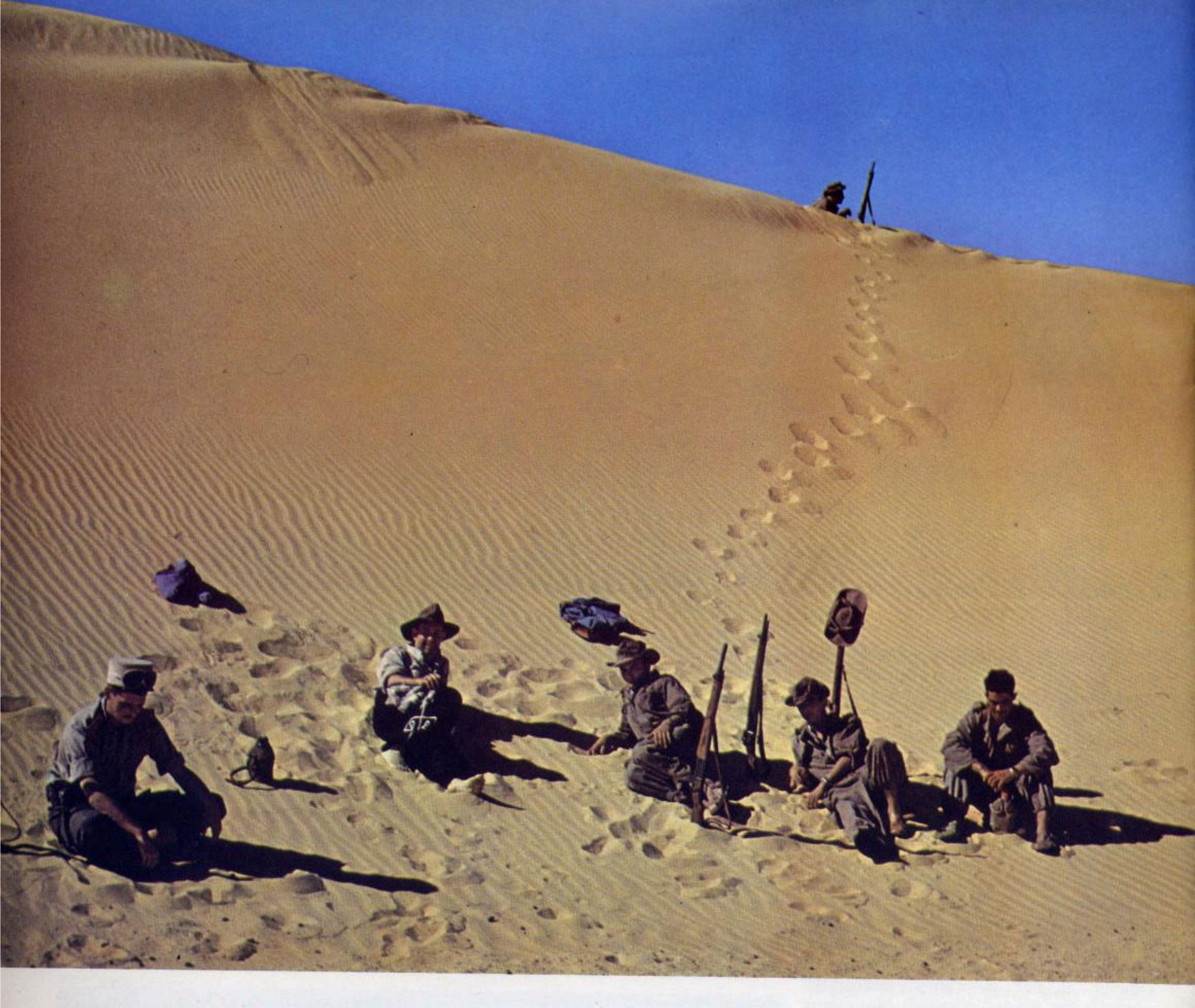
– J'ai pourtant téléphoné de la gare et on nous a répondu que c'était d'accord, ment effrontément le sergent.

– Je n'ai été avisé par personne, répond le capitaine, qui ne se sent pas concerné et s'éloigne avec la même nonchalance.

Il ne se laisse pas convaincre qu'il ▶



L'heure du thé chez les Touareg. Isolé au cœur du désert : un monde à part de quelque 16 000 âmes.



on distribue aux soldats des fusils modèle 1886 modifié 1893 d'une rare élégance

serait vraiment inhumain et contraire aux traditions bien connues du 3/19e de laisser sur le sable de pauvres petits qui sont restés huit jours sans dormir, sans boire, sans manger et sans se laver.

Le sergent ne se tient pas pour battu. Il court du bureau du capitaine au bureau du commandant, qui n'est pas là ; du bureau du commandant au bureau du lieutenant-colonel, également parti (il est 19 heures), apprend que le colonel est à la piscine, l'appelle au téléphone pour se faire répondre.

– Il est 19 heures passées, je ne donne plus d'ordres.

Il trouve en fin de compte un aspirant, un innocent appelé, qui prend sur lui de nous faire installer des lits Picot et de nous distribuer des rations.

Le capitaine, qui est revenu, félicite notre ange gardien pour la façon bien française dont il s'occupe de ses recrues. Il s'inquiète, toutefois, des lits.

– Vous vous dém...rez si on vous les vole et vous serez responsable s'il y en a un de cassé. Moi, je n'ai rien vu, je ne sais rien, puisque je n'ai reçu aucun ordre.

– Ne rien faire, se couvrir et rendre compte, voilà le bon moyen pour devenir général, grommelle le sergent entre ses dents.

Le capitaine aveugle doit être également sourd. Néanmoins, il tient à manifester son autorité :

– Du moment que vous êtes là, il n'y a pas de raison pour que vous n'assuriez pas la garde.

On nous amène au camp de toile. Je coupe à la garde, mais pas à une rage de dents, qui me force à sortir et à marcher. Je ne remarque rien sinon les étoiles, la Grande Ourse et le Bouclier d'Orion qui brillent dans le ciel et n'entends rien sinon les aboiements des chiens, les braiments des ânes : une ambiance vraiment campagnarde, qui me paraîtrait délicieuse si je n'avais pas si mal.

Au petit matin, je reçois quatre comprimés d'aspirine. Un peu plus tard nous sommes autorisés à prendre une douche : jouissance rare. A déjeuner, nous mangeons des légumes frais et du poisson « d'une fraîcheur plus relative », mais nous sommes réquisitionnés pour décharger des cageots de légumes, plus frais encore puisqu'ils viennent d'arriver, par avion, de France. Les cuistots nous gâtent et nous donnent à boire. Mais, le soir, nos lits ont disparu : le colonel a fait son enquête et l'aspirant

Le petit tortillard roule à travers « d'irréels paysages ▶ blonds coupés de montagnes noires », mais aussi à travers de longues étendues désertiques, caillouteuses, aux mornes couleurs d'où toute vie semble absente.



Manaut-Esquieule

a dû se faire copieusement eng... En revanche, on nous distribue des fusils, modèle 1886 modifié 1893. Ils sont d'une rare élégance, mais se rechargent balle après balle. Pour les débloquer, il faudrait un tournevis. Nous recevons aussi cinq cartouches par homme. Elles sonnent le creux ; quelqu'un prétend qu'on a oublié de les garnir de poudre... De toute façon, nous rassure le sergent, ils ne pourraient nous servir à rien, les fellaghas, eux, ont des mitrailleuses italiennes toutes neuves et, en plus, ils sont occupés ailleurs...

Brezenec



◀ **Quelques minutes de repos pour la patrouille après une longue course dans le désert, un désert d'où toute vie semble absente, où le temps paraît suspendu. Mais la guerre est là : au haut de la dune, un guetteur veille.**

Le voyage se poursuit en camion et, comme prévu, nous ne voyons pas de fellaghas.

Nous arrivons à « Timi » dans un état si lamentable qu'à peine nos noms relevés par le bureau des effectifs nous sommes envoyés au repos, dans de charmantes petites chambres vides qui donnent sur une cour bien calme. C'est le premier anniversaire du 13 Mai et les rares bureaucrates restés ici ont été réquisitionnés pour un défilé. Toute la compagnie est, en effet, partie en opération, nous laissant le temps de nous remettre de nos émotions et d'admirer Timimoun.

Des ombres immenses

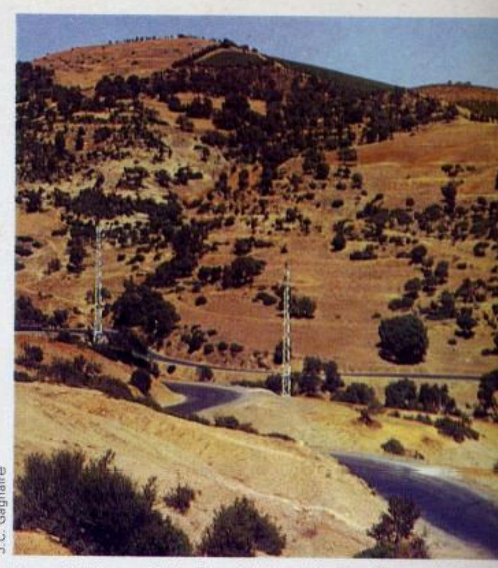
L'endroit est bien plus beau que tout ce que j'avais imaginé, encore que manquent les dunes blondes de même que les maisonnettes blanches.

Imaginez un espace plus vaste que la place de la Concorde entouré de maisons à terrasse de style soudanais.

Tout est rouge sang séché, les bâtiments, le sol, les portes monumentales... Au-delà, de toutes parts, c'est le désert bien plat, comme si la place de la Concorde se trouvait avec le Crillon et le ministère de la Marine au milieu de la Crau. J'ai l'impression d'une ville de rêve dessinée par Dali pour la tentation de saint Antoine ou du fond d'un tableau de De Chirico. Les édifices projettent des ombres immenses sur la place déserte dépourvue du moindre arbre, du moindre réverbère.

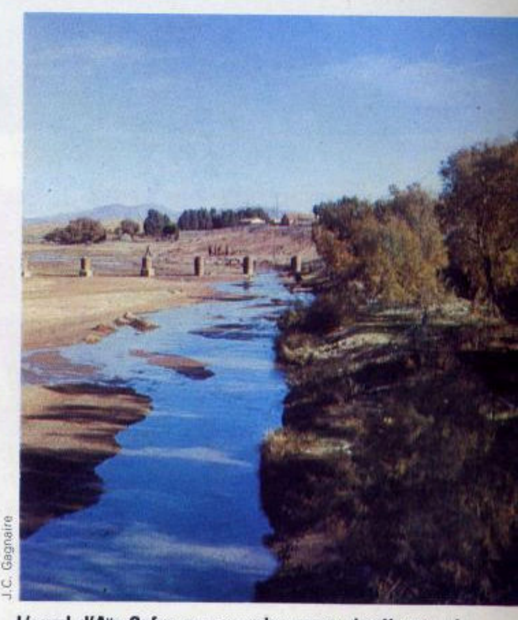
Les arcades des bâtiments cubiques donnent une impression d'écrasement mais on se sent divinement bien à l'intérieur, dans les petites chambres, blanchies à la chaux, obscures et intimes, avec, détail qui paraît incongru sous ce soleil brûlant, de vraies cheminées. Les murs sont décorés de foulards en rayonne verts, orange, grenat, avec des évocations de rues et de monuments d'Oran et de Constantine. Il y a aussi des pin-up, atteintes visiblement d'une hypertrophie des glandes mammaires, qui ont dû subir mille fois plus de viols, en imagination, qu'elles ne pourraient en supporter, quel que puisse être leur tempérament. Les groupes électrogènes fournissent un courant tout juste suffisant pour mettre en valeur les avantages de ces dames. Rien à voir avec le confort plus populaire de « la Rafale », que je voudrais bien, pourtant, reprendre très vite, car c'est elle qui me rapprochera de la France. H

Jean ESCANDE



J.C. Gagnaire

Alger, Miliana, Affreville, Orléansville, Relizane... « la Rafale », par petits bonds, se dirige vers Perrégaux.



J.C. Gagnaire

L'oued d'Aïn-Sefra, au cœur des monts des Ksour. « La Rafale », maintenant, roule à travers les territoires du Sud.



M. Taillard

Béchar, siège du commandement militaire du territoire d'Aïn-Sefra, résidence du général. Ici, le marché.



United Press

◀ Un maquisard, « bangalore » sur l'épaule, s'apprête à faire sauter le réseau de barbelés électrifiés du barrage. Malgré cet engin astucieux, le passage est très périlleux et, en mars 1959, l'A.L.N. du Maroc fut affectée par la mutinerie d'unités qui refusèrent de passer le barrage près d'Aïn-Sefra.

Accrochage sur le barrage ▶ algéro-marocain. Le réseau électrifié s'étend de la mer jusqu'aux monts des Ksour. Deux points sont particulièrement vulnérables : le « bec de canard » d'Ich, près de Figuig, et les zones désertiques du Sahara, fief de la compagnie saharienne de la légion.

SÉRIE NOIRE POUR L'A.L.N.

En ce début d'année 1959 l'Oranie se trouve à la croisée des chemins. La population européenne a perdu ses complexes vis-à-vis des Algérois. Depuis les journées de mai 1958, elle a su démontrer que son activisme pour la cause de l'Algérie française était à la hauteur de celui de la capitale. Mais le F.L.N. n'est pas étranger à cette évolution. Ayant longtemps négligé l'action terroriste dans les villes de l'Ouest algérien pour intensifier l'activité des maquis des monts de Tlemcen, du Dahra, des Beni-Ouarsous, de Saïda et des Ksour, il a, après la vague de fraternisation des lendemains du 13 mai, lancé ses commandos de terroristes sur les centres urbains. Ainsi, la population européenne serait amenée à réagir.

C'est dans ce climat que la population a entendu le discours prononcé le 3 octobre 1958 à Constantine par le général de Gaulle après le référendum de septembre qui, pour le nouveau président du

Tognolli Gino

Sur la frontière marocaine, le poste de la D.B.F.M. Un marin surveille le barrage, que l'on aperçoit au loin.

Symbolique Militaire



Insignes de compagnies et de groupes sahariens.



Conseil, a été un véritable plébiscite car, a déclaré le général, « trois millions et demi de femmes et d'hommes d'Algérie, sans distinction de communauté et dans l'égalité des droits, sont venus apporter à la France et à moi-même le bulletin de leur confiance. Ils l'ont fait tout simplement, sans que nul les y ait contraints, et en dépit des menaces que des fanatiques font peser sur eux, sur leurs familles et sur leurs biens. »

Les « bangalores »

Ayant annoncé qu'au cours des cinq années à venir 250 000 hectares de terres nouvelles seraient attribués à des cultivateurs musulmans et que l'exploitation du pétrole et du gaz sahariens ainsi que l'établissement des vastes ensembles métallurgiques et chimiques permettraient le logement d'un million de personnes et la création de 400 000 emplois nouveaux réguliers, le chef du gouvernement avait conclu :

« Au long des cinq années à venir *(donc jusqu'en 1963!...)* sera poursuivi et multiplié le fraternel contact humain que notre armée notamment a su entretenir partout, grâce à ses officiers de carrière, à ses cadres de réserve, à ses éléments engagés et à ses hommes du contingent...

» Alors, me tournant vers ceux qui prolongent une lutte fratricide, qui organisent dans la métropole de lamentables attentats, qui déversent leurs invectives à travers les chancelleries, les officines, les radios, les feuilles publiques de certaines capitales, je leur dis : Pourquoi tuer? Il s'agit de faire vivre. Pourquoi détruire? Le devoir est de construire. Pourquoi haïr? Il faut coopérer. Cessez donc ces combats absurdes! Aussitôt l'espérance refleurira en tous points de l'Algérie. Aussitôt se videront les prisons. Aussitôt s'ouvrira un avenir assez grand pour tout le monde, en particulier pour vous-mêmes... Deux routes seulement s'offrent à la race des hommes : la guerre ou la fraternité. En Algérie, comme partout, la France, pour son compte, a choisi la fraternité. Vive la République! Vivent l'Algérie et la France!»

Bien que l'Algérie et la France aient été volontairement séparées dans le vivat final, la population semble avoir été sensible à cet appel à la fraternité. Aux élections législatives qui se sont déroulées dans le calme à la fin de 1958, elle a élu des députés connus pour leurs sentiments gaullistes, comme Fouques-Duparc à Oran-Ville, ou pour leur esprit libéral, comme Pierre Laffont, directeur du tout-puissant *Echo d'Oran*, à Oran-Campagne. Les élus musulmans sont aussi des modérés : René Mekki, à Oran-Ville, et le docteur Sid Cara, à Oran-Campagne. Le général Miquel et le docteur Parrès, tenants de l'Algérie française, ont été battus.

L'armée, de son côté, libérée des fastidieuses besognes administratives qui lui avaient été confiées après l'instauration des comités de salut public et dont les généraux commandants de zone viennent de passer les pouvoirs civils aux préfets, peut mieux se consacrer aux missions opérationnelles.

Peu avant Noël 1958, sur le barrage à la frontière algéro-marocaine, les unités de la zone ouest-oranaise ont repoussé avec succès des tentatives de franchissement du réseau de barbelés. Chaque fois, les commandos de l'A.L.N. de la wilaya 5, installée à Oujda et que commande le colonel Lotfi, ancien instituteur tlemcénien qui a succédé à Boumediene (promu chef d'état-major) grâce à la protection de Boussouf, ont été étrillés, laissant sur le terrain de nombreux cadavres, d'importants stocks d'explosifs et des engins de destruction récemment adoptés par les rebelles algériens pour le sabotage du réseau électrifié, les « bangalores ». Ce sont des charges explosives placées au bout de longues perches et qui, une fois mises en place sur l'obstacle à détruire, sont mises à feu à distance. L'explosif utilisé est le T.N.T.

La marine nationale, qui sait par le 2e bureau de la préfecture maritime de la IVe région la provenance de ces explosifs, fait accentuer la surveillance des eaux territoriales. C'est ainsi que, la veille de Noël, elle reçoit un message radio d'un de ses avisos, le *Chevreuil* : « Avons arraisonné caboteur danois *Granita*, port d'attache Copenhague. Nous dirigeons vers Mers el-Kébir. »

Un petit navire de 366 tonneaux

L'arraisonnement s'était effectué au cours d'une forte tempête qui sévissait alors dans le bassin occidental méditerranéen. Un *Neptune* de la base aéronavale de Lartigue-Tafaraoui avait repéré un petit navire de 366 tonneaux suivi par les services de renseignements depuis son départ d'Anvers et qui devait gagner un port marocain. Mais le mauvais temps l'avait déporté vers l'est, en direction des eaux territoriales françaises.

Dès son contrôle par l'équipage de prise du *Chevreuil*, le commandant danois dut admettre que le connaissement de sa cargaison n'était pas en règle. C'est seulement au moment de la visite détaillée, effectuée à Mers el-Kébir, que l'on s'aperçut que le cargo transportait 40 tonnes de

le point le plus vulnérable du barrage alg

René Bail

Le *Granita* transportait 40 tonnes de T.N.T. Une belle prise pour les Français ; un coup très dur pour l'A.L.N.



René Bail

Le commandant danois a admis que sa cargaison n'était pas en règle et les Français font ouvrir les cales du navire.



René Bail

25 décembre 1958 : le petit navire danois *Granita* a été arraisonné par le *Chevreuil* et dirigé sur Mers el-Kébir.

T.N.T. Après l'arraisonnement de l'*Athos* (octobre 1956) et du *Slovenija* (janvier 1958), c'était là un nouveau coup dur porté aux services logistiques de l'A.L.N. au Maroc.

En même temps, dans les mornes et ingrates étendues de la steppe d'alfa parsemée de pistachiers, les hommes du barrage ouest montent une garde vigilante, renseignés par leurs radars et les patrouilles aériennes. L'impératif militaire est de couper les filières de la rébellion. Les deux tiers de l'Atlas tellien et saharien, en bordure de la frontière marocaine, ont été déclarés zone interdite et les 40 000 habitants qui vivaient en nomades sur deux millions d'hectares ont été rassemblés dans des camps de regroupement pour les couper — théoriquement — de l'O.P.A. rebelle.

Cet immense *no man's land* est protégé par un réseau parcouru par du courant à 5 000 volts qui s'étend de la mer jusqu'aux monts des Ksour en suivant une ligne Port-Say-Bab-el-Assa-Marnia-Sebdou-El-Aricha-El-Harchaia-Aïn-Sefra-Djenien-bou-Rezg-Revoil-Beni-Ounif-Colomb-Béchar. Le point le plus vulnérable reste le « bec-de-canard » d'Ich, à l'est de l'oasis marocaine de Figuig, à hauteur du centre algérien de Duveyrier. Mais là veillent les légionnaires et les commandos de marine. Autre point faible : les zones désertiques du Sahara situées au sud du barrage par où transitent les caravanes. C'est là le parcours de chasse de la compagnie saharienne portée de la légion étrangère.



Dans le djebel Amour

C'est au cours d'une de ces opérations dans le saillant d'Ich, où 35 rebelles sur un total de 60 furent mis hors de combat, que l'armée apprend, par les prisonniers, que leur mission était la reprise en main des maquis de Saïda, Mascara et Aflou, désorganisés lors des grandes opérations menées dans le djebel Amour, les Beni-Chougrane, les monts de Daya et de Frenda et l'Ouarsenis. Le démantèlement avait été particulièrement spectaculaire dans le secteur de Saïda, où opéraient le colonel Bigeard et ses commandos « Georges » et « Cobra », constitués de toutes pièces par des rebelles ralliés.

La reddition du chef de la région Mascara-Saïda avait été spectaculaire. Ce dernier, Youssef Smaïl, avait tenu à remettre la lettre suivante aux officiers de renseignements venus l'interroger en leur demandant de la rendre publique, ce qui fut fait :

Voici bientôt cinq ans que dure dans notre pays une lutte implacable et meurtrière. Chaque jour qui passe voit les meilleurs d'entre nous disparaître et voit augmenter les souffrances du peuple et les vôtres. En m'adressant à vous, ne croyez



Fontana-Thomasset

pas que j'aie abandonné mes idées et mes conceptions, car je ne suis pas un traître et mon passé répond de mon avenir. Si j'ai écrit cela en toute objectivité et sans contrainte aucune, c'est parce que je crois qu'il est de mon devoir de veiller et de sauvegarder le capital moral et matériel de mes compatriotes.

J'ai vécu avec vous, j'ai partagé vos souffrances et vos misères, vos angoisses et vos peines. Je vous demande donc de réfléchir sur l'issue de cette lutte stérile devenue sans objet. Je vous rappelle ce que nous avons enduré, les pertes que nous avons subies lors des opérations de février et de mars, et je frémis d'horreur à la pensée que d'autres épreuves nous attendent au cours desquelles nombre d'entre vous risquent encore de disparaître, et il serait criminel de ma part de ne pas vous mettre en garde et vous faire partager les sentiments que j'éprouve.

Le général de Gaulle s'est engagé sur l'honneur à respecter les braves d'entre vous en les accueillant à bras ouverts et en toute dignité. Salutations patriotiquement fraternelles.

Votre frère Youssef Smaïl.

De Dunkerque à Tamanrasset

On comprendra la lassitude de Youssef Smaïl si l'on sait que les katibas 2 et 3 et le commando zonal de la zone 6, l'un des plus puissants bastions du Sud-Est oranais, devaient perdre le gros de leurs troupes et la plupart de leurs chefs sous les coups portés par les opérations déclenchées dans le Tafrent par le général Gilles à la demande du général Réthoré.

Le massif de l'Ouarsenis, à cheval sur les régions d'Oran et d'Alger, où le drapeau



◀ La légion à Abadla, village indigène situé sur la rive gauche de l'oued Ghir. Un corps d'élite, des armes puissantes. Pour les *djounoud*, des ennemis redoutables.



Dans les environs ▶ de Géryville, dans les territoires du Sud, des commandos marine ont été déposés par un hélicoptère et se préparent à donner la chasse à des maquisards.

René Bail

vert et blanc du F.L.N. n'avait cessé de flotter jusqu'au début de 1959, avait lui aussi cessé d'être un bastion de l'A.L.N. Venu en mission d'information en Algérie à la tête d'une délégation d'élus lorrains, Louis Jaquinot put s'arrêter sur le plateau du Melaab, où, huit jours auparavant, le chef Tarik avait encore son P.C. et avait passé en revue ses quatre katibas. A l'endroit même où jusque-là avait flotté le drapeau F.L.N. se dressait un panneau de signalisation mis en place par les chasseurs d'Afrique du 6e régiment qui portait les indications suivantes : « Dunkerque : 1 800 kilomètres. Tamanrasset : 1 500 kilomètres ». Et le colonel Lallo, commandant le secteur, pouvait déclarer au député de la Meuse :

« Mes chasseurs donnent chaque jour le meilleur d'eux-mêmes. J'ai tenu à les mettre au contact immédiat de la population qu'ils doivent protéger. Pour cela je n'ai pas hésité à prendre des risques, considérant la pacification comme suffisamment avancée. J'ai quitté la ligne des crêtes pour m'enfoncer dans les vallées, car ce sont les seuls points fertiles de ces régions déshéritées. Mes unités ont éclaté au maximum jusqu'à l'échelon de la section et du groupe. »

Quelques jours plus tard, informé de la situation par Louis Jaquinot, Michel Debré décidait à son tour de visiter les zones pacifiées de l'ancien bastion de l'Armée de libération nationale algérienne. Dans ce massif au relief violemment contrasté qui va des limites sud du département de Mostaganem et des limites nord du département de Tiaret à Teniet-el-Haad, et de la basse vallée du Chélif au plateau du Sersou, l'armée avait réussi, en traçant des pistes en pleine zone insurrectionnelle, à mettre hors de combat les wilayas 4 et 6, abattant ou capturant quarante chefs militaires et vingt-trois responsables de l'organisation politico-administrative (O.P.A.). Elle avait enregistré cent quarante et un ralliements et détruit tous les camps de base avec leurs blockhaus bétonnés, leurs infirmeries de campagne, leurs dépôts de vivres.

Le premier ministre, Michel Debré, est venu féliciter les légionnaires pour le magnifique travail qu'ils ont accompli.



J.P. Biot/Paris-Match

Les chasseurs du 31e G.C.P.

Pour parachever son œuvre, l'armée française utilisa aussitôt les commandos de chasse que le général Challe venait de créer et les lança sur les lisières du Melaab, qui marque la ligne de partage des eaux de l'Ouarsenis occidental : à l'est, le djebel Ksour (1 037 mètres) et le djebel Kouider (1 160 mètres); au sud, le Sidi-Marouf (1 168 mètres). Les vallées du Tlétat et du Riou se trouvaient être contrôlées en permanence par les chasseurs du 31e G.C.P.

Ainsi s'avérait la prévision qu'un des chefs de la wilaya 4 avait écrite dans un message destiné au responsable O.P.A. de la région et qui disait : « Si les Français s'emparent du Melaab, nous perdons tout le contrôle de l'Ouarsenis. » H

Léo PALACIO

LE GÉNÉRAL OKBA

L'apparition d'un certain nombre de grands chefs militaires arabes contribua à l'essor fantastique de l'islam. Leur tactique de combat était fondée sur la surprise et la rapidité de l'action. L'un d'eux, Okba ben Nafti, après avoir conquis la Tunisie, atteignit l'Atlantique en 681, dans une formidable poussée. Arrêté par l'océan, il s'écria alors rageusement, invoquant Allah : « Si la mer ne m'en avait empêché, j'aurais poursuivi ma route jusqu'aux royaumes inconnus de l'ouest et soumis les nations qui adorent d'autres dieux que toi. »



M.-E. Boucher



M.-E. Boucher

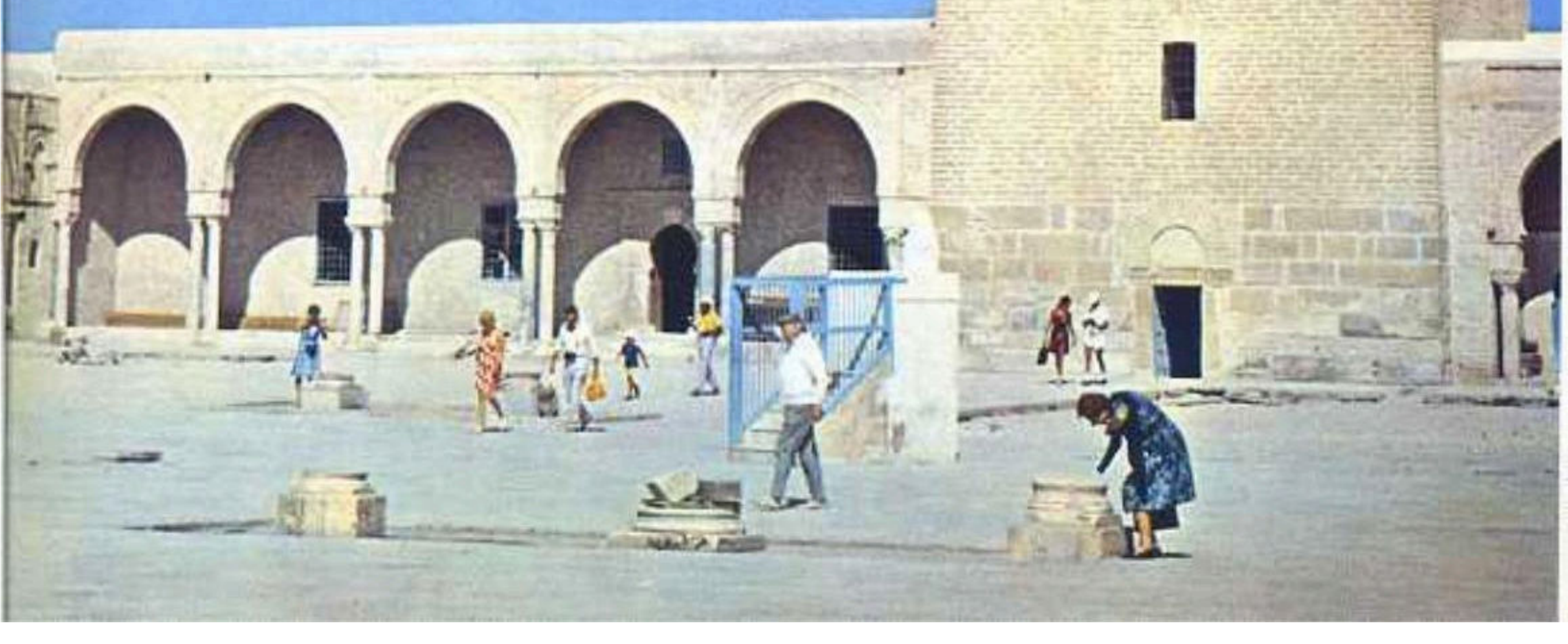


G. Vidon

Mosquée de Sidi-Okba, près de Biskra, où fut enterré le général Okba ben Nafti, tué dans les environs en 683-684. La koubba où repose le célèbre conquérant arabe qui, en 681, à la tête de ses troupes, réussit à atteindre l'Atlantique, est très modeste. Son tombeau attire de nombreux pèlerins musulmans et l'oasis est devenue un centre religieux pour toute la région.

En 660, le chef arabe Okba ben Nafti fonde Kairouan, « place d'armes de l'islam jusqu'à la fin des temps ». L'actuelle Grande Mosquée *(photo)* n'est pas celle construite par Okba. ▼





HISTORIA magazine

Hebdomadaire
paraissant tous les lundis
Éditions Jules Tallandier
Directeur de la publication : *Maurice Dumoncel*
Directeur des périodiques : *Georges Mazoyer*

Directeur : *Yves Courrière*
Conseiller auprès de la Direction : *Général Beaufre*
Rédacteur en chef : *Jean Fontugne*
Adjoints : *Jacques Kohlmann*, *Liliane Crété*
Chef service photo : *François Wittmann*
Directeur des publications Historia : *Christian Melchior-Bonnet*
Administration : *Christian Clerc*
Maquettiste : *Edmond Frésco*

Dessinateur : *John Batchelor*
Fabrication : *Roger Brimeur*
Secrétariat de la rédaction : *Brigitte Le Pelley Fonteny*
Adjoint : *Charles Meyer*
Directeur de la promotion : *Jacques Jourquin*
Assistantes : *Chantal de Pinsun*, *Françoise Rose*
Relations publiques : *Claude Bénédick*
Abonnements : *Jean-Loup Pellé*

RÉDACTION-ADMINISTRATION :
Librairie Jules TALLANDIER
17, rue Remy-Dumoncel, PARIS-14e. **Tél. 707-17-89.**
Télex 21311 Public Réf. 591.
Prix de vente au numéro : France, 3 F – Belgique, 30 FB. Suisse, 3 FS.

ABONNEMENTS

FRANCE : 61, rue de la Tombe-Issoire, PARIS-14e. Tél. 707-17-89. CCP « HISTORIA MAGAZINE » Paris 2779-70 ou chez votre dépositaire.
BELGIQUE : S.A. FEMMES D'AUJOURD'HUI, 65, rue de Hennin, B 1050 BRUXELLES. - Tél. 47-69-29.
CCP BRUXELLES 1862-34.

Tarif :
1° 6 mois - 24 numéros.
67 FF - 670 FB - 67 FS - Autres pays : 82 FF.
2° 1 an - 48 numéros.
123 FF - 1 230 FB - 123 FS - Autres pays : 153 FF.
3° 1 an - 48 numéros, 3 reliures dont 1 gratuite.
159 FF - 1 590 FB - 159 FS - Autres pays : 198 FF.
4° 2 ans - 96 numéros, 6 reliures dont 2 gratuites.
302 FF - 3 020 FB - 302 FS - Autres pays : 350 FF.

RELIURES :
FRANCE : 18 F chez tous les dépositaires en France.
BELGIQUE : 195 FB chez les dépositaires ou auprès de l'A.M.P., 1, rue de la Petite-Île, 1070-BRUXELLES CCP 416-59.
SUISSE : 18 FS chez tous les dépositaires.

NOTE A NOS ABONNÉS :
1° Les abonnements peuvent être pris à partir du n° 194 (nouvelle série Historia Magazine-Guerre d'Algérie) ou du numéro en cours.
2° Les souscripteurs au tarif n° 4 s'engagent pour la totalité de la collection. Ils ont la possibilité d'effectuer leur règlement en deux fois : à la souscription : 157 FF - 1 570 FB - 157 FS - Autres pays 180 FF ; au 48e numéro : 157 FF - 1 570 FB - 157 FS - Autres pays 180 FF.
3° Tout souscripteur ayant choisi notre tarif avec reliure recevra avec ses premiers numéros les 3 reliures nécessaires pour relier 48 numéros.
4° La publication est hebdomadaire, mais en juillet et en août il ne paraîtra que deux numéros par mois.
5° Toutes nos revues sont expédiées sous carton fort et bénéficient par conséquent d'un maximum de protection.
6° Pour toute correspondance relative à votre abonnement (changement d'adresse, réclamation, renouvellement), envoyez-nous l'étiquette collée sur notre dernier envoi, elle porte toutes les références vous concernant.
7° Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 2 F en timbres.

CHRONOLOGIE
Octobre 1959

FRANCE ET COMMUNAUTÉ

3 : manifestation d'anciens combattants.
7 : Conseil des ministres (promotion sociale en Algérie).
14 : neuf députés quittent l'U.N.R. pour marquer leur désapprobation sur l'autodétermination. Ils seront exclus le 17.
16 : François Mitterrand échappe à un attentat dans les jardins de l'Observatoire. Le 22, l'hebdomadaire d'extrême droite Rivarol *l'accusera de l'avoir lui-même préparé.*
27 : débat sur l'Algérie au Sénat.
28 : message du général de Gaulle à l'armée d'Algérie.
31 : majoration du S.M.I.G. de 2,67 %.

AFRIQUE DU NORD ET MOYEN-ORIENT

1er : Bourguiba prend position en faveur de la déclaration du général de Gaulle du 16 septembre.
3 : accord commercial entre le Maroc et la Chine.
8 : entretiens de Gaulle-Moulay Hassan.
20 : incident diplomatique franco-israélien après la rupture par la Régie Renault du contrat commercial avec Kaiser-Frazer.

AMÉRIQUE

9 : l'Irlande et la Malaisie saisissent l'O.N.U. de la plainte tibétaine. Un débat aura lieu le 20 à l'Assemblée générale et une motion sera votée le 21.
12 : signature d'un communiqué américano-mexicain.
14 : aux États-Unis, mort de l'acteur Errol Flynn et, le 16, du général Marshall.

ASIE

1er : Xe anniversaire de la République populaire de Chine.
1er au 5 : voyage de Khrouchtchev en Chine.
21 : grave incident à la frontière tibéto-indienne dans la région du Ladakh.
23 : grave incident de frontière sino-indien.
Accord indo-pakistanais sur les frontières.
26 : ouverture à Tokyo de la session du G.A.T.T.
29 : mort du roi du Laos Sisavang Vong.

EUROPE

4 : lancement d'une fusée d'études cosmiques soviétique.
8 au 20 : voyage du président bulgare en Albanie.
8 : élections générales en Grande-Bretagne. Victoire des conservateurs.
Conférence d'Athènes sur la question de Chypre.
10 : le gouvernement d'Ankara autorise l'installation de rampes de fusées américaines sur le sol turc.
22 : accord commercial finno-soviétique.
27 au 31 : session ordinaire du Soviet suprême.

NOTRE PROCHAIN NUMÉRO



"ARIÈGES" : OPÉRATIONS AÉROPORTÉES

Sommaire

Imprimé en France - Imp. GEORGES LANG, 11, rue Curial, Paris. Dépôt légal 1er trim. 1973. - N° d'imp. C. 70.
Librairie Jules Tallandier, Paris N° 2083. – Directeur responsable de la publication : Maurice DUMONCEL. – **N° 291 - 26 février 1973.**

HISTORIA
magazine

LE PALAIS DE L'ÉLYSÉE ET L'AGENCE TASS ONT CONFIRMÉ HIER :

L'ÉCHO D'ALGER

Samedi 24 Octobre 1959
25 francs

Il l'a reconnu lui-même la nuit dernière, à l'issue de sa confrontation avec PESQUET

M. KHROUCHTCHEV *a accepté* de se rendre en France sur l'invitation du général DE GAULLE

Ce voyage n'aurait toutefois pas lieu avant le mois de janvier en raison du « calendrier diplomatique » chargé

Moscou souhaite la réunion "au plus tôt" de la conférence au sommet

INFORMATION PAGE 21

Incendie dans un dépôt de carburants

Les dégâts sont estimés à 1 million

M. Mitterrand est coupable !

Après s'être déclaré victime d'un attentat *l'ancien ministre a dû avouer* le rôle qu'il a joué dans la machination

Les preuves fournies par M. Pesquet l'accablent

Aux deux plaintes déposées par M. Mitterrand, l'accusateur riposte par une autre en dénonciation calomnieuse



SUITE EN FACE 3



L'institution *de la sécurité sociale dans les départements sahariens* **constitue une vraie** *révolution*

Elle ouvrira des droits à 60.000 salariés et des débouchés aux jeunes médecins

LIRE EN PAGE 4 L'ENQUÊTE DE MARCEL PAVIOT

Au procès "**Baumol**" ***le mystère demeure :*** l'audition de l'expert *n'a pas permis de déterminer l'origine de l'arsenic* **mortel**

INFORMATION PAGE 3





NOUVEL ET GRAVE INCIDENT DE FRONTIÈRE SINO-INDIEN

17 policiers indiens tués 3 blessés par des soldats chinois et Pékin... proteste

Coiffure d'Alexandre pour Françoise

Cinq experts allemands de l'industrie du gaz arrivés hier vont visiter Hassi-Messaoud et Hassi-R'Mel



EN PRÉSENCE DU GÉNÉRAL CHALLE

Les problèmes militaires d'Algérie ont été évoqués à l'hôtel Matignon

POUR LA DÉFENSE DE L'ALGÉRIE FRANÇAISE

Le colonel Matignon lance un appel aux cadres de réserve

EN COLOMBIE

Treize morts cinq disparus dans l'explosion d'une poudrière

Novembre 1954. Les journaux réservent une large place aux déclarations de François Mitterrand : « L'Algérie, c'est la France. » L'évolution de l'homme politique au cours des années qui suivent fut vivement ressentie par ceux qui avaient mis en lui un grand espoir. L'occasion se présenta pour accabler le député de la Nièvre, mais il n'y eut jamais procès.